

## Carnets de voyage : Rome dans la littérature de l'Antiquité au XXIème siècle

### Antiquité

- Plaute, *Curculio* (193 a.C.)
- Ammien Marcellin (vers 330-335 – vers 395-400), *Histoire romaine*
- Saint Augustin, *Confessions* (397-398), Alypius entraînés dans les combats de gladiateurs

### XVIème

- Joachim Du Bellay (vers 1522-1560), *Antiquités de Rome - Regrets*
- Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), *Journal de voyage* (1580-1581)

### XVIIIème

- Germaine de Staël (1766-1817), *Corinne ou l'Italie* (1807)
- Alphonse de Lamartine (1766-1829), *Le lézard*
- François-René de Chateaubriand (1768-1848), *Mémoires d'Outre-tombe*
- Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), *Voyage en Italie* (correspondance de 1786-1787, publiée en 1816-1817)

### XIXème

- Hippolyte Taine (1828-1893), *Voyage en Italie* (1866)
- Emile Zola, *Voyage à Rome in Les trois villes* (1893-1898)
- Stendhal (1783-1822), *Promenades dans Rome in Voyages en Italie* (1802-1828)

### XXème

- David Herbert Lawrence, *Promenades étrusques* (1932)
- Pierre du Colombier, *Enchantement de Rome* (1968)
- Julien Gracq (1910-2007), *Autour des sept collines* (1988)

### XXIème

- Adrien Goetz, *La Dormeuse de Naples*, 2004.
- Patrick de Carolis (1953-?), *La dame du Palatin* (2011) (sur Rome et la région de Naples)

### Introduction

Longtemps objet de méditations sur les empires défunts, la déchéance des empires, la grandeur disparue, comme l'a décrit Du Bellay dans ses *Antiquités de Rome*, et parallèlement fascination érudite avec des accumulations de descriptions de colonnes, bas-reliefs, inscriptions comme l'ont fait Mabillon ou Spon, les ruines deviennent poétiques et pittoresques au XVIIIe siècle, romantiques au XIXe siècle. La découverte, la mise à jour vers 1750 des vestiges de Pompei et Herculaneum ne fait qu'accentuer l'ampleur du phénomène. De nombreux archéologues, architectes, artistes ou amateurs se précipitent vers la Campanie ou la Sicile faire des relevés de monuments, de fouilles où l'exactitude se mêle à l'anecdotique.

La ruine devient un élément fondamental de décor et confère une dimension pittoresque aux différentes vedute de Piranesi, de Barbault, aux tableaux de Poussin, Le Lorrain, Panini ou Hubert Robert.

Les villes mortes de Pompei et Herculaneum revivent dans des romans ou nouvelles ainsi Arria Marcella de Théophile Gautier ou *Les filles de feu* de Gérard de Nerval sous une forme romanesque et fantastique.

Affichant une sensibilité pré-romantique, Dupaty est un grand amateur de ruines. Il célèbre la grandeur de Rome, et le charme du paysage romain et campanien qu'il auréole de mystère. Il restitue les sensations qu'il éprouve, les émotions qu'il ressent en visitant les monuments antiques romains du Colisée au Mausolée d'Auguste en passant par Pompei.

Mme de Stael dans son roman *Corinne ou l'Italie* accorde une grande importance aux ruines omniprésentes dans sa vision de l'Italie comme un présage de mort inéluctable.

Stendhal apprécie les ruines antiques mais déplore qu'elles aient perdu leur physionomie originale parce que réutilisées en églises pour la plupart.

A l'inverse, Chateaubriand est sensible à la correspondance entre l'Eglise et les ruines, la vision de dômes sur les vestiges antiques, lui apparaissant comme un lien tissé entre passé et présent. Il célèbre les ruines de Rome et de Naples perdues dans une nature calme et mystérieuse, cette campagne romaine qu'il est un des premiers à célébrer.

Source du texte :

<http://gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/VoyagesEnItalie/D2/T2-4-6.htm>

## ANTIQUITÉ

**Plaute**, *Curculio* (le charançon), IV, 1 (193 a.C.)

*Un proxénète retient une jeune fille pour un militaire qui a déposé la somme nécessaire à son achat chez un banquier. Curculio, un parasite dévoué au jeune homme épris de la demoiselle dérobe au militaire un sceau qui lui permet de s'emparer de la fille. En fait, le militaire et la fille sont frère et soeur. Tout s'arrange.*

Celui qui veut rencontrer un parjure, qu'il aille au Comitium. Pour rencontrer un menteur et un vantard, qu'il aille au temple de Cloacine. : là il y trouvera aussi des prostituées fanées et des gens qui ont l'habitude de brasser des affaires. Près du forum aux poissons il trouvera ceux qui organisent des repas. Dans le bas du forum se promènent de riches hommes de bien. Au milieu, le long du canal se trouvent les vrais roublards. Les effrontés, les bavards, les malveillants se trouvent au-dessus du lac Curtius : ils profèrent avec audace à propos de rien des injures sur autrui et qui eux-mêmes ont des difficultés à ce qu'on puisse dire du bien d'eux. Sous les vieilles boutiques il y a ceux qui prêtent et empruntent avec intérêt. Derrière le temple de Castor il y a ceux à qui au premier abord on ne doit pas faire confiance. Dans le quartier étrusque il y a ceux qui se vendent eux-mêmes ; le Vélabre est peuplé de boulangers, de bouchers, d'aruspices, de revendeurs ou de marchands en gros.

**Ammien Marcellin** (vers 330-335 – vers 395-400), *Histoire de Rome*, livre XVI, chap. X

L'empereur Constance découvre Rome

*En 357 ap. J.C., l'empereur Constance II (337- 361), découvre pour la première fois la vieille capitale de l'Empire car depuis plus d'un siècle les empereurs ont déserté la Ville. En effet, confrontés au danger d'incessantes invasions comme aux risques d'usurpations répétées, les empereurs avaient choisi d'exercer le pouvoir depuis des cités plus proches des frontières : Milan, Trèves ou Constantinople. Pourtant, aucune cité ne pouvait rivaliser avec la Ville Eternelle et c'est avec stupeur que Constance découvre la majesté de Rome, une cité alors inviolée depuis près de 800 ans, une cité où s'étaient accumulés des trésors venus du monde entier et dont l'urbanisme était alors sans équivalent dans le monde connu.*

Enfin le voilà dans cette Rome, sanctuaire du courage et de la grandeur. Arrivé au Forum, et contemplant du haut de la tribune ce majestueux foyer de l'antique domination romaine, il reste un moment frappé de stupeur. Ses yeux, de quelque

côté qu'ils se tournent, sont éblouis d'une continuité de prodiges. Après une allocution à la noblesse dans la salle du sénat, et une autre adressée au peuple du haut de son tribunal, il se rend au palais au milieu d'acclamations réitérées, et savoure enfin dans sa plénitude le bonheur objet de tous ses vœux. En présidant les jeux équestres, il prit grand plaisir aux saillies du peuple, qui sut s'interdire les écarts sans renoncer à ses habitudes de liberté. Le prince lui-même observait un juste milieu entre la roideur et l'oubli de son rang. Il n'imposa pas, comme il faisait ailleurs, sa volonté pour limiter aux plaisirs de la multitude, laissant, selon l'usage ordinaire, dépendre des circonstances du spectacle la durée de la représentation. Une architecture unique Il parcourut tous les quartiers construits de plain-pied ou sur les flancs des sept collines, sans oublier même les faubourgs, croyant toujours n'avoir rien à voir au-dessus du dernier objet qui frappait ses yeux. Ici c'était le temple de Jupiter Tarpéien, qui lui parut l'emporter sur le reste autant que les choses divines l'emportent sur les choses humaines; là les thermes, comparables pour l'étendue à des provinces; plus loin la masse orgueilleuse de cet amphithéâtre dont la pierre de Tibur a fourni les matériaux, et dont la vue se fatigue à mesurer la hauteur; puis la voûte si hardie du Panthéon et sa vaste circonférence; puis ces piles gigantesques, accessibles jusqu'au faite par des degrés, et que surmontent les effigies des princes; et le temple de la déesse Rome, et la place de la Paix, et le théâtre de Pompée, et l'Odéon, et le Stade, et tant d'autres merveilles qui font l'ornement de ta ville éternelle.

Mais quand il fut parvenu au forum de Trajan, construction unique dans l'univers, et digne, suivant nous, de l'admiration des dieux même, il s'arrêta interdit, cherchant par la pensée à mesurer ces proportions colossales, qui bravent toute description et qu'aucun effort humain ne saurait reproduire. Convenant de son impuissance à rien créer de pareil, il dit qu'il voulait du moins élever un cheval à l'imitation de celui de la statue équestre de Trajan, placée au point central de l'édifice, et qu'il en tenterait l'entreprise. Près de lui se trouvait en ce moment le royal émigré Hormisdas, dont l'évasion de Perse a été racontée plus haut. Il répondit à l'empereur, avec toute la finesse de sa nation : « Commencez, sire, par bâtir l'écurie sur ce modèle, afin que votre cheval soit aussi commodément logé que celui que nous voyons ici. » On demandait à ce même Hormisdas ce qu'il pensait de Rome : « Ce qui m'en plaît, dit-il, c'est qu'on meurt ici comme ailleurs. » Au milieu de la stupéfaction dont le frappait cette réunion de prodiges, l'empereur se récriait contre l'insuffisance ou l'injustice des rapports de la renommée, si justement suspecte d'exagération en toute autre circonstance, et si fort au-dessous de la réalité dans tout ce qu'elle avait publié de Rome. Après une longue délibération sur la question de savoir ce qu'il pourrait faire pour ajouter aux magnificences de la ville, il s'arrêta à l'érection d'un obélisque dans le grand cirque. D'où provenait ce monument, et quelle en était la forme? C'est ce que j'expliquerai en son lieu.

## XVIème siècle

**Joachim du Bellay, *Les antiquités de Rome* (1558)**

*De 1553 à 1557, le poète français Du Bellay séjourne à Rome, ville éternelle qui lui inspire un recueil de 32 sonnets. Celui qui suit propose une méditation sur la grandeur de Rome et son rayonnement, passé et présent, sur le monde occidental.*

XXVI

Qui voudrait figurer la romaine grandeur  
En ses dimensions, il ne lui faudrait querre  
A la ligne et au plomb, au compas, à l'équerre,  
Sa longueur et largeur, hauteesse et profondeur :

Il lui faudrait cerner d'une égale rondeur  
Tout ce que l'océan de ses longs bras enserre,  
Soit où l'astre annuel échauffe plus la terre,  
Soit où souffle Aquilon sa plus grande froideur.

Rome fut tout le monde, et tout le monde est Rome.  
Et si par mêmes noms mêmes choses on nomme,  
Comme du nom de Rome on se pourrait passer,

La nommant par le nom de la terre et de l'onde :  
Ainsi le monde on peut sur Rome compasser,  
Puisque le plan de Rome est la carte du monde.

**Michel de Montaigne, *Journal de voyage* (1580-1581)**

*En 1580, Montaigne, écrivain et penseur français, entreprend un voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, qu'il narre dans un journal. L'extrait suivant décrit le port d'Ostie et les vestiges de la Rome que le voyageur admire sur le trajet qui sépare Rome d'Ostie.*

OSTIA, quinze milles, est assise le long de l'antien canal du Tibre ; car il l'a un peu changé, & s'en esloingne tous les jours. Nous dejunâmes sur le pouin à une petite taverne ; audelà nous vîmes la Rocca, qui est une petite place assés forte où il ne se fait nulle garde. Les Papes, & notammant celui-ci, ont fait en cete coste de mer dresser des grosses tours ou védettes, environ de mille en mille, pour prouvoir à la

descente que les Turcs y faisoient souvant, mesme en tamps de vandange, y prenoit betail & homes. De ces tours à-tout un coup de canon, ils s'entravertissent les uns les autres d'une si grande soudeineté, que l'alarme en est soudein volée à Rome. Autour d'Ostia sont les salins, d'où toutes les terres de l'Eglise sont proveues : c'est une grande plene de marets où la mer se desgorge. Ce chemin d'Ostia à Rome, qui est via Ostiensis, a tout plein de grandes merques de son antienne beauté, force levées, plusieurs ruines d'aqueducs, & quasi tout le chemin semé de grandes ruines, & plus de deus parts dudict chemin encore pavé de ce gros cartier noir, de quoi ils planchoient leurs chemins. A voir cete rive du Tibre, on tient aisément pour vraie cete opinion, que d'une part & d'autre tout étoit garni d'habitations de Rome jusques à Ostie. Entr'autres ruines, nous rancontrâmes environ à mi chemin sur notre mein gauche, une très-bele sepulture d'un Prætur Romain, de quoi l'inscription s'y voit encore entiere. Les ruines de Rome ne se voient pour la pluspart que par le massif & espais bastimant. Ils faisoient de grosses murailles de brique, & puis ils les encroutoient ou de lames de mabre ou d'autre pierre blanche, ou de certain simant ou de gros carreau enduit par dessus. Cete croute, quasi partout, a été ruinée par les ans, sur laquelle etoient les inscriptions : par où nous avons perdu la pluspart de la connoissance de teles choses. L'écrit se voit où le bastimant estoit formé de quelque muraille de taille espoisse & massifve. Les avenues de Rome, quasi par tout, se voient pour la pluspart incultes & steriles, soit par le défaut du terroir, ou, ce que je treuve plus vraisemblable, que cete ville n'a guiere de manœuvres & homes qui vivent du travail de leurs meins. (...)

## XVIIIème siècle

**Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie* (1807)**

*Corinne, l'héroïne de ce roman publié en 1807, fait visiter à son tendre compagnon, Oswald, les hauts lieux de la Rome antique.*

Livre IV : ROME

## CHAPITRE II.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui Ste. Marie de la Rotonde. Partout en Italie le catholicisme a hérité du paganisme ; mais le Panthéon est le seul temple antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent. Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. - L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent ; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité.

L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour ; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop. Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les Dieux de l'Olympe pour remplacer le Dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme ; et sur le frontispice du temple on lit encore : Agrippa l'a consacré. Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs d'oeuvres en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

- Entrons dans le temple, dit Corinne; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblème de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours

aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre ; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! quel air de fête on remarque dans cet édifice !

Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes ; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres : ils décorent les niches où l'on avait placé les Dieux des anciens. Comme depuis la destruction de l'empire des Césars nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'état ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, mylord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériterait une plus noble destinée? - Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald, je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. - Cela est dur, reprit Corinne, peut-être en vivant en Italie éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime ; mais du moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. (...)

## CHAPITRE IV.

Le lendemain Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient ensemble; ils commençaient à dire nous. Ah ! qu'il est touchant, ce nous prononcé par l'amour ! Quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée! - Nous allons donc au e, dit Corinne. - Oui, nous y allons, reprit Oswald ; et sa voix disait tout avec des mots si simples, tant son accent avait de tendresse et de douceur ! C'est du haut du e, tel qu'il est maintenant, dit Corinne, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l'une après l'autre ; il n'en est pas une qui ne conserve des traces de l'histoire. Corinne et lord Nelvil suivirent d'abord ce qu'on appelait autrefois la voie sacrée ou la voie triomphale.

- Votre char a passé par-là, dit Oswald à Corinne ?  
- Oui, répondit-elle, cette poussière antique devait s'étonner de porter un tel char; mais, depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu'elle inspirait est bien affaibli. - Corinne se fit conduire ensuite au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le Forum.

- Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâce aux Dieux des victoires qu'il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce

nouveau Capitole a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms ; mais leur harmonie, mais leur antique dignité cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisirs et de regret. Je demandais l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrais, où elle demeurerait ? A la roche Tarpeienne, me répondit-elle, et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination. Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du e. Ils viennent d'Égypte, les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di leon, quando si posa. - DANTE.  
A la manière du lion quand il se repose .

Non loin de ces lions on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds, mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes militaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire ; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre ; traversons le Tibre. Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire et qu'on ranime les morts.

En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles pour les criminels d'état, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons : on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés.

De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpeienne ; au pied de cette roche l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé l'Hôpital de la Consolation. Il semble que

l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du e, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Propertius, qui se glorifient des faibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps ; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme : Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Véies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Véies même.

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois lorsqu'elles méritaient le nom de monts escarpés. Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparaient les collines se sont presque comblées par le temps et par les ruines des édifices ; mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles, et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant au moral comme au physique toutes les belles inégalités produites par la nature. Trois autres collines, non comprises dans les sept

Roma domus Iiet :  
Veios migrate, Quirites ;  
Si non et Veios occupat ista domus.  
Le monte Citorio et Testacio.  
Le Janicule, le monte Vaticano et le monte Mario.

fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude. Les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes

qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'églises sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation ; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très circonscrite, et dont les habitants combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvait à Rome que très peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoulement des eaux, étaient le seul luxe de la république et des rois qui l'ont précédée. Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monuments ; mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'âme qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pèlerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu'ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monuments, exercent beaucoup de pouvoir sur l'imagination. Ce qui frappait les regards n'existe plus, mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune d'où le peuple romain était gouverné par l'éloquence; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper ; un arc de triomphe à Septime Sévère que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc ; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc- Aurèle, un temple à Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas ; un peu plus loin les

ruines du temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place l'on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs. Les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter Stator, Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis. Une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placé, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius.

Des colonnes d'un temple, élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire. Peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers ? A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie : les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les Chrétiens, qui voulaient décorer le monument consacré au fondateur du repos ; c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étaient déjà dans la décadence, et l'on dépouillait le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome perpétuaient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avait sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout à la fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix bâti par Vespasien ; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en dé coulèrent jusques dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparait toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules dépouillées de l'or et des marbres subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée, l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts. Singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'oeuvres de l'art l'admiration qui n'est due

Sana vivaria, sandapilaria.

qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses. Oswald ne se laissait point aller à l'admiration qu'éprouvait Corinne; en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout à la fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition. - Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie ; ils rappellent pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé ? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales; ces cirques destinés aux éléphants qui venaient combattre avec les tigres ; ces aqueducs qui faisaient tout à coup un lac de ces arènes, où des galères luttaient à leur tour, où des crocodiles paraissaient à la place où des lions âme s'étaient montrés ; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent, dans le luxe leur orgueil ! Ces obélisques amenés d'Egypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains ; cette population de statues qui existait autrefois dans Rome, ne peut être considérée comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie : c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence, et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but. L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald, sans le convaincre ; il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les Chrétiens persécutés étaient morts victimes de leur persévérance; et montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disait rien à son cœur. - Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort : un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'âme et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie ; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments; qu'on est vraiment vertueux : c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugué en nous l'homme mortel. - Ces paroles nobles et pures troublèrent cependant Corinne; elle regarda lord Nelvil, puis elle baissa les yeux; et bien qu'en ce moment il prît sa main et la serrât contre son cœur, elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvait immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes ou des devoirs dont il aurait fait choix.

## CHAPITRE V.

Après la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisaient une fête en l'honneur des sept collines : c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte ; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisait à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont in, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le palais d'or, l'occupait tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés, et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois et de la république, consistait seulement dans les édifices publics; les maisons des particuliers étaient très petites et très simples. Cicéron, Hortensius, les Grecques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux-arts cultivés par la paix ; tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie; l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes; la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégée les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat ; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes ? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir ? et la dernière pensée qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes ? Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Grecques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il était devenu roi.

Hors des murs de Rome on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis- à-vis du mont Aventin

est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore ; il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant longtemps exposées sur le fleuve parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur Patricienne et de la Pudeur Plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé. Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir rejoindre les Romains.

Ce mont Aventin repose l'âme de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines, et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus ; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions hérédiques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes ; et ce souvenir, tout faible qu'il est à côté des autres, fait encore penser longtemps. Le mont Coelius est remarquable parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : Au génie saint des camps étrangers. Saint, en effet, pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont des Poètes, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ces arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir

toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs d'oeuvres de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient ; car il paraît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil si poignants dans le midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule Farnèse, la Flore et le groupe de Dircé. Près d'ostie, l'on a trouvé dans les bains de Néron l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux !

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâtiments si solides, qu'ils résistaient aux tremblements de terre. tantôt ils se plaisaient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains, d'ailleurs, n'avaient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques ; les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce, et la grandeur romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'oeuvres de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse ont un grand caractère de dignité : ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bains publics s'appelaient des provinces ; on y réunissait les diverses productions, et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque (appelé *Circus maximus*), dont on voit encore les débris, touchait de si près aux palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le Cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation presque tout entière était amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'était là qu'existait la maison de Salluste et celle de Pompée ; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour.

On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes ; et l'on a comme une sorte de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé



l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre. En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert; puis ils traversèrent la Route Scélérate, par laquelle l'infâme Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux : on voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude, qu'elle a fait empoisonner; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

- Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique ; mais vous comprendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches, à la fois savantes et poétiques, qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines. - Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentais assez de calme pour m'y livrer : ce genre d'érudition est bien plus animé que celle qui s'acquiert par les livres : on dirait que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparait sous la poussière qui l'a enseveli. - Sans doute, dit Corinne, et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes ; et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais résulter de l'intérêt personnel ! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifice et d'héroïsme qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

Livre XV – Les adieux à Rome et le voyage à Venise

#### CHAPITRE IV

A la veille de quitter Rome, elle éprouvait un grand sentiment de mélancolie. Cette fois elle craignait et désirait que ce fût pour toujours. La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvait dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines, qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre, et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses gens ; et se couvrant d'un voile, pour n'être pas reconnue, rejoignit à quelques pas de distance cette troupe qui s'était arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On eût dit qu'en cet endroit la musique exprimait la vanité des splendeurs de ce monde. On croyait voir dans les airs la grande ombre d'Adrien,

étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique si douce et si pure semblait se faire entendre pour consoler ceux qui souffraient. Corinne la suivait, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane ; ils saluèrent ensuite l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s'accordait dignement avec l'expression idéale des monuments; l'enthousiasme régnait seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin, la troupe des chanteurs s'éloigna et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée que de ne l'avoir vu que de jour; il y a dans le soleil d'Italie un éclat qui donne à tout un air de fête ; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paraît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés et croissent dans les lieux solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit, l'âme frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre, ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps : il abat le plus faible, l'autre résiste encore et tombe bientôt après. - Lieux solennels, s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix ! comment les orages des passions ne sont-ils pas apaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle?

L'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ses merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre âme? Oswald, Oswald, pourquoi donc vous aimer avec tant d'idolâtrie? Pourquoi s'abandonner à ces sentiments d'un jour, d'un jour en comparaison des espérances infinies qui nous unissent à la divinité? O mon Dieu, s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourments du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchants ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager comme moi ! mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux. Corinne resta longtemps plongée dans ses rêveries; enfin elle s'achemina vers sa demeure à pas lents.

Mais avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole, et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand à son tour il deviendrait une ruine, objet de l'admiration des siècles à venir. Elle s'imagina ces colonnes à présent debout, à demi couchées sur la

terre, ce portique brisé, cette voûte découverte ; mais alors même l'obélisque des Egyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles ; ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome jetée dans la campagne inculte comme une Oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l'environne ; mais cette multitude de clochers, de coupes, d'obélisques, de colonnes qui la dominent et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme pour ainsi dire individuel. On l'aime comme un être animé ; ses édifices, ses ruines sont des amis auxquels on dit adieu.

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint- Ange, à tous les lieux dont la vue avait tant de fois renouvelé les plaisirs de son imagination. - Adieu, terre des souvenirs, s'écria-t-elle, adieu, séjour, où la vie ne dépend ni de la société ni des événements, où l'enthousiasme se ranime par les regards et par l'union intime de l'âme avec les objets extérieurs. Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux ! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'âme flétrie, et vous-mêmes, beaux- arts, antiques monuments, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvais exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi !

### **LAMARTINE, *La liberté, ou une nuit à Rome***

*Le poète, contemplant le Colysée et les « ruines éparses » de Rome, laisse son âme romantique s'envoler en une méditation poétique et philosophique sur le temps qui passe et la liberté.*

Nouvelles méditations poétiques, XIX - A ELI..., DUCH. DE DEV...

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,  
 Sur les murs dentelés du sacré Colysée,  
 L'astre des nuits, perçant des nuages épars,  
 Laisse dormir en paix ses longs et doux regards,  
 Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,  
 En glissant à travers les pans flottants du lierre,  
 Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier ;  
 On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,  
 Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,  
 Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.  
 Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieus,  
 Le monument debout défie encor les yeux  
 Le regard égaré dans ce dédale oblique,  
 De degrés en degrés, de portique en portique,

Parcourt en serpentant ce lugubre désert,  
 Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.  
 Là, comme un front penché sous le poids des années,  
 La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,  
 Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,  
 Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux ;  
 Ou des vastes hauteurs de son faite superbe  
 Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,  
 Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,  
 Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.  
 Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,  
 Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines  
 Là le lierre, jaloux de l'immortalité,  
 Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté  
 Et pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,  
 Monte de siècle en siècle aux sommets qu'il efface.  
 Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,  
 Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux  
 Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue.  
 Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,  
 Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris.  
 Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.  
 Aux sommets escarpés du fronton solitaire,  
 L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire  
 Au bruit sourd de mes pas. qui troublent son repos.  
 Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos.  
 S'élançait dans le ciel. en redescend, s'arrête,  
 Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.  
 Du creux des monuments, de l'ombre des arceaux,  
 Sortent en gémissant de sinistres oiseaux  
 Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle.  
 L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile  
 La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,  
 Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès.  
 Et sur les bords brisés de quelque urne isolée.  
 Se pose en soupirant comme une âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,  
 En tirent des soupirs. des hurlements, des cris  
 On dirait qu'on entend le torrent des années  
 Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,  
 Renversant, emportant, minant de jours en jours  
 Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.  
 Les nuages flottant dans un ciel clair et sombre.

En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,  
 Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit.  
 Couvrent le monument d'une profonde nuit;  
 Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,  
 Laissent sur le gazon tomber un jour livide,  
 Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui  
 Ce fantôme debout du siècle évanoui;  
 Dessine en serpentant ses formes mutilées,  
 Les cintres verdoyants des arches écroulées,  
 Ses larges fondements sous nos pas entr'ouverts,  
 Ses frontons menaçants suspendus dans les airs.  
 Et l'éternelle croix qui, surmontant le faite,  
 Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc, ô mère des Césars!  
 J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars;  
 J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,  
 Effacer pas à pas les traces de ta gloire.  
 L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?  
 Nos monuments sont-ils plus immortels que nous?  
 Égaux devant le temps, non, ta ruine immense  
 Nous console du moins de notre décadence.  
 J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,  
 A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau  
 Comme l'œil du passé, flottant sur des mines,  
 D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,  
 Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,  
 Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.  
 Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,  
 Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,  
 Et jette aux flots du libre un cri de liberté,  
 Hélas ! par l'écho même à peine répété.

" Liberté ! nom sacré, profané par cet âge,  
 " J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,  
 " Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas  
 " T'adorèrent jadis le libre et l'Eurotas  
 " Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,  
 " Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,  
 " Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,  
 " Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir  
 " Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,  
 " Comme un rapide éclair qui Court de cime en cime,  
 " Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,

" Volant avec la mort sur la flèche de Tell,  
 " Tu rassembles tes fils errants sur les montagnes,  
 " Et semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,  
 " Tu purges à jamais d'un peuple d'opresseurs  
 " Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!  
 " Alors... ! Mais aujourd'hui pardonne à mon silence;  
 " Quand ton nom, profané par l'infâme licence,  
 " Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,  
 " Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;  
 " Détournant leurs regards de ce culte adultère,  
 " Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,  
 " Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,  
 " Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.  
 " Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe  
 " Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe,  
 " En pressant sur son cœur le poignard de Caton.  
 " Alors il était beau de confesser ton nom:  
 " La palme des martyrs couronnait tes victimes,  
 " Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.  
 " L'univers cependant, prosterné devant lui,  
 " Adorait, ou tremblait !... L'univers, aujourd'hui,  
 " Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.  
 " Mais qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon oreille?  
 " Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,  
 " Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs;  
 " Insultant sans péril la tyrannie absente,  
 " Ils poursuivent partout son ombre renaissante;  
 " Et, de la vérité couvrant la faible voix,  
 " Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

" Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,  
 " Liberté ; tu n'as rien à craindre que toi-même.  
 " Sur la pente rapide où roule en paix ton char,  
 " Je vois mille Brutus... mais où donc est César?"

**LAMARTINE**, *Le Léopard, Méditations poétiques inédites*, XIII

SUR LES RUINES DE ROME (1846)

Un jour, seul dans le Colisée,  
 Ruine de l'orgueil romain,  
 Sur l'herbe de sang arrosée

Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,  
Et l'empire à l'encan vendu,  
Et, pour élever un seul homme,  
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,  
Saluant les triomphateurs,  
Baigner ses yeux sur le théâtre  
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,  
Je recomposais lentement  
Les lettres du nom de l'Auguste  
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe:  
Mais, déconcertant mes regards,  
Un lézard dormait sur la ligne  
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,  
Seul habitant de ces débris,  
Il remplaçait sous ces ruines  
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,  
Il venait, de froid engourdi,  
Réchauffer ses vertes écailles  
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,  
Pontife, Auguste, égal aux dieux,  
L'ombre de ce reptile immonde  
Éclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie  
Le livre échappa de ma main.  
Ô Tacite, tout ton génie  
Raille moins fort l'orgueil humain!

### **René de Chateaubriand, *Promenade dans Rome au clair de lune***

*Le poète narre, tantôt sous forme de notes décousues, tantôt avec un récit circonstancié, ses impressions sur la topographie et les monuments de la Rome antique, se demandant quelle pouvait être la vie des Romains, sur ces mêmes lieux, dix-huit siècles auparavant.*

#### **Voyage en Italie**

Du haut de la Trinité du Mont, les clochers et les édifices lointains paraissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre.

Ombre de l'obélisque : combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome ?

Trinité du Mont déserte : un chien aboyant dans cette retraite des Français. Une petite lumière dans la chambre élevée de la villa Médicis.

Le Cours : calme et blancheur des bâtiments, profondeur des ombres transversales. Place Colonne : Colonne Antonine à moitié éclairée.

Panthéon : sa beauté au clair de la lune.

Colisée : sa grandeur et son silence à cette même clarté.

Saint-Pierre : effet de la lune sur son dôme, sur le Vatican, sur l'obélisque, sur les deux fontaines, sur la colonnade circulaire.

Une jeune femme me demande l'aumône : sa tête est enveloppée dans son jupon relevé ; la poverina ressemble à une madone : elle a bien choisi le temps et le lieu. Si j'étais Raphaël, je ferais un tableau. Le Romain demande parce qu'il meurt de faim ; il n'importune pas si on le refuse ; comme ses ancêtres, il ne fait rien pour vivre : il faut que son sénat ou son prince le nourrisse.

Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée.

Que se passait-il il y a dix-huit siècles à pareille heure et aux mêmes lieux ? Non seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore bien marquée à Rome : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et tous ses débris ; si l'une fait descendre du Capitole ses

consuls et ses empereurs, l'autre amène du Vatican la longue suite de ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfoncé de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie...

## 2 L14 Chapitre 7

Du Mont Cenis à Rome. - Milan et Rome.

J'avais commencé mes courses dans le sens contraire des autres voyageurs : les vieilles forêts de l'Amérique s'étaient offertes à moi avant les vieilles cités de l'Europe. Je tombais au milieu de celles-ci au moment où elles se rajeunissaient et mouraient à la fois dans une révolution nouvelle. Milan était occupé par nos troupes ; on achevait d'abattre le château, témoin des guerres du moyen âge.

L'armée française s'établissait, comme une colonie militaire, dans les plaines de la Lombardie. Gardés çà et là par leurs camarades en sentinelle, ces étrangers de la Gaule, coiffés d'un bonnet de police, portant un sabre en guise de faucille par-dessus leur veste ronde, avaient l'air de moissonneurs empressés et joyeux. Ils remuaient des pierres, roulaient des canons, conduisaient des chariots, élevaient des hangars et des huttes de feuillage. Des chevaux sautaient, caracolaient, se cabraient dans la foule comme des chiens qui caressent leurs maîtres. Des Italiennes vendaient des fruits sur leurs éventaires au marché de cette foire armée : nos soldats leur faisaient présent de leurs pipes et de leurs briquets, en leur disant comme les anciens barbares, leurs pères, à leurs bien-aimées : " Moi, Fotrad, fils d'Eupert, de la race des Franks, je te donne à toi, Helgine, mon épouse chérie, en honneur de ta beauté ( in honore pulchritudinis tuae ), mon habitation dans le quartier des Pins. "

Nous sommes de singuliers ennemis : on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants ; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé ; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian, chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout ; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il ? le garnisier court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière, à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides.

A mon passage à Milan, un grand peuple réveillé ouvrait un moment les yeux. L'Italie sortait de son sommeil, et se souvenait de son génie comme d'un rêve divin : utile à notre propre renaissance, elle apportait dans la mesquinerie de notre pauvreté la grandeur de la nature transalpine, nourrie qu'elle était, cette Ausonie,

aux chefs-d'oeuvre des arts et dans les hautes réminiscences d'une patrie fameuse. L'Autriche est venue ; elle a remis son manteau de plomb sur les Italiens ; elle les a forcés à regagner leur cercueil. Rome est rentrée dans ses ruines, Venise dans sa mer. Venise s'est affaissée en embellissant le ciel de son dernier sourire ; elle s'est couchée charmante dans ses flots, comme un astre qui ne doit plus se lever.

Le général Murat commandait à Milan. J'avais pour lui une lettre de madame Bacciocchi. Je passai la journée avec les aides-de-camp : ils n'étaient pas aussi pauvres que mes camarades devant Thionville. La politesse française reparaisait sous les armes ; elle tenait à prouver qu'elle était toujours du temps de Lautrec.

Je dînai en grand gala, le 23 juin, chez M. de Melzi, à l'occasion du baptême de l'enfant du général Murat.

M. de Melzi avait connu mon frère ; les manières du vice-président de la république cisalpine étaient belles ; sa maison ressemblait à celle d'un prince qui l'aurait toujours été : il me traita poliment et froidement ; il me trouva tout juste dans des dispositions pareilles aux siennes.

J'arrivai à ma destination le 27 juin au soir, avant-veille de la Saint-Pierre : le prince des Apôtres m'attendait, comme mon indigent patron me reçut depuis à Jérusalem ! J'avais suivi la route de Florence, de Sienne et de Radicofani. Je m'empressai d'aller rendre ma visite à M. Cacault, auquel le cardinal Fesch succédait, tandis que je remplaçais M. Artaud.

Le 28 juin, je courus tout le jour : je jetai un premier regard sur le Colysée, le Panthéon, la colonne Trajane et le château Saint-Ange. Le soir, M. Artaud me mena à un bal dans une maison aux environs de la place Saint-Pierre. On apercevait la girandole de feu de la coupole de Michel-Ange, entre les tourbillons des valseuses qui roulaient devant les fenêtres ouvertes ; les fusées du feu d'artifice du môle d'Adrien s'épanouissaient à Saint-Onuphre, sur le tombeau du Tasse : le silence, l'abandon et la nuit étaient dans la campagne romaine.

Le lendemain, j'assistai à l'office de la Saint-Pierre. Pie VII, pâle, triste et religieux, était le vrai pontife des tribulations. Deux jours après, je fus présenté à Sa Sainteté : elle me fit asseoir auprès d'elle. Un volume du Génie du Christianisme était obligeamment ouvert sur sa table. Le cardinal Consalvi, souple et ferme, d'une résistance douce et polie, était l'ancienne politique romaine vivante, moins la foi du temps et plus la tolérance du siècle.

En parcourant le Vatican, je m'arrêtai à contempler ces escaliers où l'on peut monter à dos de mulet, ces galeries ascendantes repliées les unes sur les autres, ornées de chefs-d'oeuvre, le long desquelles les papes d'autrefois passaient avec toute leur pompe, ces Loges que tant d'artistes immortels ont décorées, tant d'hommes illustres admirées, Pétrarque, Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu, et puis des reines et des rois, ou puissants ou tombés, enfin un peuple de pèlerins venu des quatre parties de la terre : tout cela maintenant immobile et

silencieux ; théâtre dont les gradins abandonnés, ouverts devant la solitude, sont à peine visités par un rayon de soleil.

On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissaient comme les ébauches d'un peintre ou comme des côtes enfumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colysée.

Qu'arriva-t-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux ? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques, après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Egypte ? Non seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois, la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la Ville éternelle : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'oeuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris ; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfoncé de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes.

-----

Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine ! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte. Le long canal des vieux aqueducs laisse échapper quelques globules de son onde à travers les mousses, les ancolies, les giroflées, et joint les montagnes aux murailles de la ville. Plantés les uns sur les autres, les portiques aériens, en découpant le ciel, promènent dans les airs le torrent des âges et le cours des ruisseaux. Législatrice du monde, Rome, assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque.

Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble

idéale et plus belle que nature ? Eh bien c'est celle de Rome !

Lettre à M. de Fontanes, 10 janvier 1804, in *Voyage en Italie*

**Johann Wolfgang Von Goethe, Voyage en Italie** (correspondance de 1786-1787, publiée en 1816-1817)

«*Il faut déterrer la Rome antique de dessous la moderne* »

[...] Avouons que c'est un pénible et triste travail de déterrer la Rome antique de dessous la moderne, et pourtant il faut le faire, dans l'espoir d'une satisfaction inestimable. On trouve les vestiges d'une magnificence et d'une destruction qui vont l'une et l'autre au delà de notre imagination. Ce que les barbares ont laissé debout, les architectes de Rome moderne l'ont dévasté.

Quand on considère une existence qui remonte à plus de deux mille ans, qui a subi par les vicissitudes des temps des changements si divers et si profonds, et pourtant toujours le même sol, les mêmes collines, souvent les mêmes colonnes et les mêmes murailles, et, dans le peuple, les traces encore de l'ancien caractère, on se trouve initié aux grands arrêts de la destinée, et l'observateur a d'abord de la peine à démêler comment Rome succède à Rome, et non seulement la ville moderne à la ville ancienne, mais, les unes aux autres, les diverses époques de l'ancienne et de la nouvelle. Je me borne premièrement à tâcher de trouver moi-même les points à demi couverts ; c'est seulement alors qu'on peut utiliser parfaitement les beaux travaux préparatoires ; car, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, des artistes et des savants de grand mérite ont consacré leur vie entière à ces recherches.

*Et ce prodige agit sur nous tout doucement, à mesure que nous parcourons la ville à la hâte pour arriver aux objets les plus grands. En d'autres lieux, il faut chercher ce qui est remarquable : ici il nous surcharge et nous accable. Qu'on chemine ou qu'on s'arrête, il s'offre aux regards des paysages de toute sorte, palais et ruines, jardins et déserts, vastes espaces et étroits passages, maisonnettes, étables, arcs de triomphe et colonnes, souvent tout ensemble et si près, qu'on pourrait mettre le tout sur la même feuille. Il faudrait écrire avec mille burins : que peut faire ici une plume ? Et puis, le soir, on est épuisé et lassé de voir et d'admirer.*

## XIXème siècle

### Stendhal, *Promenades dans Rome in Voyages en Italie* (1802-1828)

*Amoureux de la peinture, de l'architecture et de la culture italiennes, Stendhal décrit avec minutie et enthousiasme les principaux monuments de Rome: le Colisée, le Panthéon, le Capitole, les thermes de Caracalla et le Vatican.*

Ma première visite en arrivant fut pour le Colisée

Le Colisée offre trois ou quatre points de vue tout à fait différents. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colisée ; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots, qui par troupes de quinze ou vingt, font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, vient prêcher ici le vendredi.

Tous les Jours vous rencontrez des maçons servis par des galériens; car il faut toujours réparer quelque coin de ruines qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie.

On monte dans le couloir des étages supérieurs par des escaliers assez bien réparés. Mais, si l'on n'a pas de guide (et à Rome tout cicérone tue le plaisir), l'on est exposé à passer sur des voûtes bien amincies par les pluies et qui peuvent s'écrouler

Pour lui donner une idée quelconque des restes de cet édifice immense, plus beau peut-être aujourd'hui qu'il tombe en ruine, qu'il ne, le fut jamais dans toute sa splendeur (alors ce n'était qu'un théâtre, aujourd'hui c'est le plus beau vestige du peuple romain), il faudrait connaître les circonstances de la vie du lecteur. Cette description du Colisée ne peut se tenter que de vive voix, quand on se trouve, après minuit, chez une femme aimable, en bonne compagnie, et qu'elle et les femmes qui l'entourent veulent bien écouter avec une bienveillance marquée, Les images se présentent en foule, et les spectateurs entrevoient, par les yeux de l'âme, ce dernier reste encore vivant du plus grand peuple du monde. On peut faire aux Romains la même objection qu'à Napoléon. Ils furent criminels quelquefois, mais jamais l'homme n'a été plus grand. (photo 6 extérieur du Colisée la nuit)

Lorsqu'il travaillait à cette église, Michel-Ange, déjà très vieux, fut trouvé, un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige errant au milieu des ruines du Colisée. Il venait monter son âme au ton qu'il fallait pour pouvoir sentir les beautés

et les défauts de son propre dessin de la coupole de Saint Pierre. Tel est l'empire de la beauté sublime ; un théâtre donne des idées pour une église.

Dès que d'autres curieux arrivent au Colisée, le plaisir du voyageur s'éclipse presque en entier. Au lieu de se perdre dans des rêveries sublimes et attachantes, malgré lui il observe les ridicules des nouveaux venus, et il lui semble toujours qu'ils en ont beaucoup. La vie est ravalée à ce qu'elle est dans un salon: on écoute malgré soi les pauvretés qu'ils disent. Si j'avais le pouvoir, je serais tyran, je ferais fermer le Colisée durant mes jours à Rome.

Que de matinées heureuses j'ai passées au Colisée, perdu dans quelque coin de ces ruines immenses ! Des étages supérieurs on voit en bas, dans l'arène, les galériens du pape travailler en chantant. Le bruit de leurs chaînes se mêle au chant des oiseaux, tranquilles habitants du Colisée. Ils s'envoient par centaines quand on approche des broussailles qui couvrent les sièges les plus élevés où se plaçait jadis le peuple roi. Ce gazouillement paisible des oiseaux, qui retentit faiblement dans ce vaste édifice, et, de temps à autre, le profond silence qui lui succède, aident sans doute l'imagination à s'envoler dans les temps anciens. On arrive aux plus vives jouissances que la mémoire puisse procurer.

Cette rêverie, que je vante au lecteur, et qui peut-être lui semblera ridicule,

C'est le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

### LA FONTAINE.

À vrai dire, voilà le seul grand plaisir que l'on trouve à Rome.

Du haut des ruines du Colisée, on vit à la fois avec Vespasien qui le bâtit, avec saint Paul, avec Michel-Ange. Vespasien, triomphant des Juifs, a passé sous cet arc de triomphe que vous apercevez là-bas, à l'entrée du Forum, et que, de nos jours encore, le Juif évite dans sa course. Ici, plus près, est l'arc de Constantin ; mais il fut construit par des architectes déjà barbares : la décadence commençait pour Rome et pour l'Occident.

Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Ailleurs, ces souvenirs pourraient être communs; pour le voyageur placé sur ces ruines, ils sont immenses et pleins d'émotion. Ces pans de murs, noircis par le temps, font sur l'âme l'effet de la musique de Cimarosa, qui se charge de rendre sublimes et touchantes les paroles vulgaires d'un libretto.

### Le Panthéon

1er avril 1828 - Le plus beau reste de l'Antiquité romaine, c'est sans doute le Panthéon ; ce temple a si peu souffert, qu'il nous apparaît comme aux Romains.



En 608, l'empereur Phocas celui-là même à qui les fouilles de 1813 ont rendu la colonne du Forum, donna le Panthéon au pape Boniface IV, qui en fit une église. Quel dommage qu'en 608 la religion ne se soit pas emparée de tous les temples païens ! Rome antique serait presque debout tout entière.

Le Panthéon a ce grand avantage : deux instants suffisent pour être pénétré de sa beauté, on s'arrête devant le portique ; on fait quelques pas, on voit l'église, et tout est fini. Ce que je viens de dire suffit à l'étranger ; il n'a pas besoin d'autre explication, il sera ravi en proportion de la sensibilité que le ciel lui a donnée pour les beaux-arts. Je crois n'avoir jamais rencontré d'être absolument sans émotion à la vue du Panthéon. Ce temple célèbre a donc quelque chose qui ne se trouve ni dans les fresques de Michel-Ange, ni dans les statues du e. Je crois que cette voûte immense, suspendue sur leurs têtes sans appui apparent, donne aux nigauds le sentiment de la peur ; bientôt ils se rassurent et se disent : "C'est cependant pour me plaire que l'on a pris la peine de me donner une sensation si forte !"

N'est-ce pas là le sublime ?

### **Le Capitole et la statue équestre de Marc Aurèle**

8 janvier 1828. après avoir essayé de nous figurer ce qu'était le Capitole antique, nous sommes revenus au pied de la statue de Marc Aurèle. Elle occupe le centre de la petite place en forme de trapèze arrangée par Michel-Ange dans l'Intermontium. Ce fut Paul III (Farnèse) qui, vers l'an 1540, fit élever les deux édifices latéraux, qui me semblent sans caractère, quoique de Michel-Ange. Il fallait en un tel lieu deux façades de temples antiques. Rien ne pouvait être trop majestueux ni trop sévère, et Michel-Ange semblait créé exprès pour une telle mission ! Paul III renouvela la façade du palais du sénateur de Rome, qui occupe la pente du mont in, vers le Forum.

C'est encore Paul III qui a fait transporter ici, de la place qu'elle occupait près de Saint-Jean-de-Latran, l'admirable statue équestre de Marc Aurèle Antonin. C'est la meilleure statue équestre en bronze qui nous soit restée des Romains. Les admirables statues des Balbus, à Naples, sont de marbre. Pour l'expression, le naturel admirable et la beauté du dessin, la statue de Marc Aurèle est le contraire de celles que nos sculpteurs nous donnent à Paris. Par exemple, le Henri IV du Pont-Neuf n'a l'air occupé que de ne pas tomber de cheval. Marc Aurèle est tranquille et simple. Il ne se croit nullement obligé d'être un charlatan, il parle à ses soldats. On voit son caractère et presque ce qu'il dit. Les esprits un peu matériels qui ne sont émus toute la journée que par le bonheur de gagner de l'argent ou par la crainte d'en perdre préféreront le Louis XIV au galop de la place des Victoires

Ce matin nous avons divers projets, il s'agissait de visiter beaucoup de monuments Nous nous sommes enfuis rapidement jusqu'aux thermes de Caracalla.

Nous étions fort émus ; ces ruines sans forme nous ont fait plaisir. Nos dames d'inaient de bonne heure dans une maison romaine ; pour moi, j'avais un volume de Gibbon ; monté sur un de ces grands murs des thermes de Caracalla, je me suis mis à lire la vie de Vespasien ; j'y étais encore à sept heures. Je sens que je m'attache tous les jours davantage à cette vie de curieux, si simple et si aisée. Le soir, je vais dans une certaine maison où se rendent des Romains fort instruits. La conversation, qui roule toujours sur les inscriptions et les usages de l'Antiquité, commence à m'intéresser beaucoup, malgré mon ignorance. J'ai déjà oublié les dix-huit manières dont les anciens sculpteurs arrangeaient les cheveux de Minerve. Cela devrait m'être familier comme la table de Pythagore à un calculateur.

À Rome, il faut, quand on le peut, vivre trois jours dans le monde sans cesse environné de gais compagnons, et trois jours dans une solitude complète. Les gens qui ont de l'âme deviendraient fous s'ils étaient toujours seuls.

Ce matin, lorsque notre calèche a débouché du pont Saint-Ange, nous avons aperçu Saint-Pierre au bout d'une rue étroite. Nous avons suivi cette rue droite, ouverte par Alexandre VI, et sommes arrivés à la place de Rusticucci sur laquelle, tous les jours à midi, la garde du pape monte la parade avec force musique et tambours, mais sans jamais pouvoir prendre le pas. Cette place s'ouvre sur l'immense colonnade formant deux demi-cercles à droite et à gauche qui annonce si bien le plus beau temple de la religion chrétienne. Le spectateur aperçoit à droite au-dessus de cette colonnade, un palais fort élevé : c'est le Vatican. Il voudrait mieux, pour l'effet de Saint-Pierre, que ce palais n'existât pas.

Il faut descendre à l'entrée de la place de Rusticucci. Ces deux fontaines ornent cet endroit charmant, sans diminuer en rien la majesté. Ceci est tout simplement la perfection de l'art. Supposez un peu plus d'ornements, la majesté serait diminuée ; un peu moins, il y aurait de la nudité. Cet effet délicieux est dû au cavalier Bernin, dont cette colonnade est le chef d'œuvre. Le pape Alexandre VII eut la gloire de la faire élever.

La balustrade supérieure est ornée de cent quatre-vingt-douze statues de douze pieds de haut, comme celle du pont Louis XVI. Ces statues de Rome sont en travertin ; elles furent faites sous la direction du cavalier Bernin, et présentent des mouvements assez ridicules, mais on ne les regarde pas ; et, comme elles sont bien placées, elles contribuent à l'ornement.

**Hippolyte Taine, Voyage en Italie** (1866)

*Dans la seconde moitié du 19ème siècle, ce philosophe et historien français se rend à Rome et fait part de son émotion intense lors de la découverte du Colisée, puis évoque ses impressions lors d'une promenade nocturne dans les rues de la ville.*

*Le Colisée*

J'avais une journée, j'ai voulu voir le Colisée et Saint-Pierre. Certainement, il est imprudent de noter ici ses premières impressions, telles qu'on les a ; mais, puisqu'on les a, pourquoi ne pas les noter ? Un voyageur doit se traiter comme un thermomètre, et à tort ou à raison, c'est ce que je ferai demain comme aujourd'hui.

Au Colisée d'abord. Tout ce que j'ai vu de la calèche était rebutant : des ruelles infectes pavées de linge sale ou de linge qui sèche, de vieilles bâtisses noirâtres, tachées d'infiltrations graisseuses, des tas d'ordures, des échoppes, des guenilles, tout cela sous une petite pluie. Les ruines, les églises, les palais qu'on aperçoit sur le chemin, tout l'ancien appareil me semblait un habit brodé il y a deux siècles, mais vieux de deux siècles, c'est à dire dédoré, flétri, troué et peuplé d'une vermine humaine.

Le Colisée apparaît, et l'on est subitement secoué. On l'est véritablement : cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur ; un profond silence ; rien que des blocs de pierres, des herbes pendantes, et de temps en temps un cri d'oiseau ; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile ; les yeux montent, et redescendent, et remontent sur les trois étages de voûtes et sur l'énorme mur qui les domine ; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois, que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine.

Cela fait haïr les Romains ; personne n'a plus abusé de l'homme ; de toutes les races européennes, aucune n'a été plus nuisible ; il faut aller chercher les despotes et les dévastateurs orientaux pour leur trouver des pareils. Il y avait là une monstrueuse ville, grande comme Londres aujourd'hui, dont le plaisir consistait à voir tuer et souffrir. Pendant cent jours, plus de trois mois de suite, ils venaient tous les jours ici pour voir tuer et souffrir. Et c'est là le trait propre, distinctif de la vie romaine : le triomphe d'abord, le cirque ensuite. Ils avaient conquis une centaine de nations, et trouvaient naturel de les exploiter. (...)

On revient et on regarde. La beauté de l'édifice consiste dans sa simplicité. Les voûtes sont le cintre le plus naturel et le plus solide, avec une bordure unie. L'édifice s'appuie sur lui-même, inébranlable, combien supérieur aux cathédrales gothiques avec leurs contre-forts qui semblent les pattes d'un crabe ! Le Romain trouve son

idée suffisante, il n'a pas besoin de la décorer. Un cirque pour cent mille hommes et qui dure indéfiniment, cela est assez. (...)

Au centre est une croix : un homme en habit bleu, un demi-bourgeois s'est approché au milieu du silence, a ôté son chapeau, replié son parapluie vert, et avec une dévotion tendre a baisé trois ou quatre fois de suite, à baisers pressés, le bois de la croix. On gagne par baiser deux cents jours d'indulgence.

Le ciel s'est éclairci, et à travers les arcades, tout à l'entour, on voyait des escarpements verts, de hautes ruines panachées de buissons, des fûts de colonnes, des arbres, des amas de décombres, un champ de longs roseaux blanchâtres, l'arc de Constantin posé en travers, le plus singulier mélange d'abandon et de culture. C'est ce que l'on trouve partout en traversant Rome : des restes de monuments et des morceaux de jardins, une friture de pommes de terre sous des colonnes antiques, près du port d'Horatius Coclès l'odeur de la vieille morue, et sur les flancs d'un palais trois savetiers tirant leur alène, ou bien un plant d'artichauts. (...)

*Promenade dans Rome de dix heures à minuit.*

Les rues sont presque désertes, et le spectacle est grandiose, tragique comme les dessins de Piranèse. Très-peu de lumières ; il n'y en a que juste ce qu'il faut pour montrer les grandes formes et en faire ressortir l'obscurité. Les saletés, les dégradations, les mauvaises odeurs ont disparu. La lune luit dans un ciel sans nuages, et l'air vif, le silence, la sensation de l'inconnu, tout excite et secoue.

Cela est grand, voilà l'idée qui revient sans cesse. Rien de mesquin, de commun ou de plat : il n'y a pas de rue ni d'édifice qui n'ait son caractère, un caractère tranché et fort. Aucune règle uniforme et comprimante n'est venue niveler et discipliner ces bâtisses. Chacune a poussé à sa guise sans se soucier des autres, et leur pêle-mêle est beau comme le désordre de l'atelier d'un grand artiste.

La colonne Antonine dresse son fût dans la nuit claire, et autour d'elles les solides palais s'asseyent fortement, sans lourdeur. Celui du fond, avec ses vingt arcades éclairées et ses deux larges baies rondes toutes luisantes, semble une arabesque de lumière, quelque étrange féerie qui flamboie dans l'ombre.

La fontaine de la piazza Navone ruisselle magnifiquement dans le silence, et ses eaux jaillissantes renvoient en cent mille reflets les clartés de la lune. Sous cette lumière qui vacille, dans l'ondoiement incessant, les statues colossales semblent vivantes ; l'apparence théâtrale s'efface : on ne voit plus que des géants qui se tordent et qui s'élancent parmi des bouillonnements et des lueurs. (...)

Voici enfin la basilique de Constantin et ses arcades énormes avec leur chevelure de plantes grimpantes. Les yeux s'arrêtent devant leur courbe puissante ; puis soudainement, entre leurs rebords lézardés, on aperçoit le bleu pâle, l'étrange azur

nocturne, comme un pan de cristal incrusté de pointes de flammes. On fait trois pas, et la divine coupole du ciel, le grand épanchement de clarté sereine, les mille pierreries scintillantes du firmament apparaissent dans le Forum vide. On marche le long des colonnes gisantes dont le tronc semble encore plus monstrueux. Appuyé contre un de ces fûts dont l'épaisseur monte jusqu'à la poitrine, on regarde le Colisée. La paroi qui est demeurée entière est toute noire et se lève d'un seul élan, colossale. On dirait qu'elle penche vers le dehors et va tomber. Sur la portion ruinée, la lune verse une lumière si vive qu'on démêle la teinte rougeâtre des pierres. Dans ce ciel limpide, la rondeur du cirque devient sensible ; il forme une sorte d'être complet et formidable. Au milieu de cet étonnant silence, on dirait qu'il existe seul, que les hommes, les plantes, toute vie passagère n'est qu'une apparence ; j'ai éprouvé autrefois cette sensation dans les montagnes ; elles aussi semblent les vrais habitants de la terre ; on oublie la fourmilière humaine, et sous le ciel qui est leur tente, on devine le dialogue muet des vieux monstres, possesseurs immuables et dominateurs éternels.

Au retour, au pied du e, les basiliques lointaines, les arcs de triomphe, surtout les nobles et élégantes colonnes des temples ruinés, les unes solitaires, les autres encore assemblées en files fraternelles, semblent vivantes. Ce sont aussi des êtres calmes, mais en outre beaux et simples comme des éphèbes grecs. Leur tête ionienne porte un reflet sur le poli de leur corps de marbre.

**Emile Zola, Voyage à Rome** (1893)

*Décidé à écrire un roman sur Rome, Zola entreprend en 1893 un voyage dans la capitale de cette jeune monarchie qui éventre la vieille ville et la livre à une spéculation effrénée.*

*Le Forum*

"Toute la journée passée dans les ruines, une indigestion de ruines, de quoi évoquer la grandeur romaine. Le matin, d'abord au Forum. Les colonnes qui restent du temple de Vespasien, un grand effet d'élégance et de puissance, dans l'air bleu. La basilique Julia, rien qu'une indication, mais très nette, à terre. La petitesse du Forum, qui surprend toujours, lorsqu'on la compare à certains monuments, le Colisée, les thermes de Caracalla. Il semble que la vie romaine se soit parfois resserrée dans de très petits espaces (la maison de Livie, etc.) et tantôt étalée dans des espaces considérables. Pourquoi? Le problème est-il résolu? Plus loin l'atrium des Vestales, le "couvent" ancien des Vestales: vestiges intéressants, dominés par les restes du palais de Caligula qui descend du Palatin. Presque en face l'église San Lorenzo in Miranda, installée dans le temple d'Antonin et de Faustine: exemple frappant de l'église qui se loge dans le temple d'une autre religion. Les colonnes de porphyre rouge. Mais surtout l'étonnement est la basilique de Constantin, avec ses trois énormes porches, ses trois voûtes béantes avec leurs caissons; le morceau tombé de la voûte, un morceau énorme. Quelle masse! Pourquoi des constructions si gigantesques, si épaisses? De la Voie sacrée qui passe devant la basilique de Constantin, on a une vue très intéressante sur le Forum, en se retournant. La Voie sacrée tourne et monte. Comme les triomphateurs devaient être secoués sur ce gros pavé, dans leur char pas suspendu. Le Forum actuel, en sa ruine, gris et désolé. De la poussière. Pas une nappe d'herbe, quelques brins d'herbe entre les pavés de la Voie sacrée. Et cela par les lourds soleils de l'été, avec l'ombre mince des rares colonnes debout, la colonne de Phocas et celles des temples. L'arc de Septime Sévère. Les rostres, etc. Des temples autour. Mais il y a dix façons de reconstruire le Forum. Et je ne suis qu'un artiste qui évoque".

*Le Colisée*

"Ensuite je suis allé au Colisée. La masse énorme, le côté écroulé, le côté debout, avec ses baies sur le bleu. De partout, des couloirs voûtés qui s'ouvrent, où des escaliers mangés sont comme des pentes. Le colosse est comme une dentelle de pierre, avec toutes les ouvertures sur le bleu. Un ciel bleu au-dessus, très clair, avec des vols de petits nuages. Comment pouvait-on tirer le velum dessus? L'évocation de ce cirque immense, plein de foule, avec ses quatre-vingt mille spectateurs (?), sa loge de l'empereur, les vestales en dessous. Une ruine cuite par le soleil, dorée, majestueuse et gigantesque encore dans son demi-écroulement. L'arc de Titus, avec

son bas-relief des Juifs vaincus, ramenés esclaves et portant le chandelier à sept branches."

*Thermes de Caracalla*

L'après-midi, je suis allé aux thermes de Caracalla. C'est l'édifice gigantesque et inexplicable.( ...) Mais l'extraordinaire, c'est la hauteur des salles, l'épaisseur des murs, la masse effroyable du monument. Aucun de nos châteaux forts du Moyen-Age n'a été bâti avec cette masse cyclopéenne. Des massifs de briques et de ciment extravagants. Il faut ajouter que tout cela était recouvert de marbres précieux, orné de statues. Un luxe écrasant dans l'énormité. Pour quelle civilisation colossale ? Les personnes qui y passent ont l'air de fourmis. On dirait aujourd'hui des rochers frustes, des matériaux agglomérés, entassés, pour des demeures de Titans.

*Rome*

Dès Constantin, Rome a une rivale, Byzance, et le démembrement s'opère avec Honorius, et douze empereurs alors suffisent pour achever l'œuvre de décomposition, la proie mourante à ronger jusqu'à Romulus Augustule, le dernier, le chétif misérable, dont le nom est comme une dérision de toute la glorieuse histoire un double soufflet au fondateur de Rome et au fondateur de l'Empire. Sur le Palatin désert, les palais, le colossal amas de murailles, d'étapes, de terrasses, de toitures hautes, triomphait toujours. Déjà, pourtant, on avait arraché des ornements, enlevé des statues, pour les porter à Byzance. L'Empire, devenu chrétien ferma ensuite les temples, éteignit le feu de Vesta, en respectant encore l'antique palladium, la statue d'or de la Victoire, symbole de la Rome éternelle, qui était religieusement gardée dans la chambre même de l'empereur. Jusqu'au quatrième siècle, elle conserva son culte. Mais, au cinquième siècle, les Barbares se ruent, saccagent, brûlent Rome, emportent à pleins chariots les dépouilles laissées par la flamme. Tant que la ville avait dépendu de Byzance, un surintendant des palais impériaux était demeuré là, veillant sur le Palatin. Puis, tout se noie, tout s'effondre dans la nuit du Moyen Âge. (...)

Et il vint un jour où le colossal entassement de palais et de temples, où le triomphal logis des empereurs, que le marbre devait rendre éternel, sembla rentrer dans la poussière du sol, disparut sous la houle de terre et de végétation que l'impassible nature avait roulée sur elle. Au brûlant soleil, parmi les fleurs sauvages, il n'y avait plus là que de grosses mouches bourdonnantes, tandis que des troupeaux de chèvres erraient en liberté, au travers de la salle du trône de Domitien et du sanctuaire effondré d'Apollon. Pierre sentit un grand frisson qui le traversait. Tant de force et d'orgueil, tant de grandeur ! Et une ruine si rapide, tout un monde balayé, à jamais ! Quel souffle nouveau, barbare et vengeur, avait dû souffler sur cette éclatante civilisation pour l'éteindre ainsi, et dans quelle nuit réparatrice, dans

quelle ignorance d'enfant sauvage, elle avait dû tomber pour s'anéantir d'un coup, avec son faste et ses chefs-d'œuvre ! Il se demandait comment des palais entiers, peuplés encore de leurs sculptures admirables, de leurs colonnes et de leurs statues, avaient pu s'enliser peu à peu, s'enfouir, sans que personne s'avisât de les protéger. Ces chefs- d'œuvre, qu'on devait plus tard déterrer, dans un cri d'universelle admiration, ce n'était pas une catastrophe qui les avait engloutis, ils s'étaient comme noyés, pris aux jambes, puis à la taille, puis au cou, jusqu'au jour où la tête avait sombré, sous le flot montant; et comment expliquer que des générations avaient assisté à cela, insoucieuses, ne songeant même pas à tendre la main ? Il semble qu'un rideau noir soit brusquement tiré sur le monde, et c'est une autre humanité qui recommence, avec un cerveau neuf qu'il faut repêtrer et meubler. Rome s'était vidée, on ne réparait plus ce que le fer et la flamme avaient entamé, une extraordinaire incurie laissait couler les édifices trop vastes, devenus inutiles ; sans compter que la religion nouvelle traquait l'ancienne, lui volait ses temples, renversait ses dieux. Enfin, des remblais achevèrent le désastre, car le sol montait toujours, les alluvions du jeune monde chrétien recouvraient et nivelait l'antique société païenne. Et, après le vol des temples, le vol des toitures de bronze, des colonnes de marbre, le comble, plus tard, ce fut le vol des pierres, arrachées au Colisée et au théâtre de Marcellus, ce furent les statues et les bas-reliefs cassés à coups de marteau, jetés dans des fours, pour fabriquer la chaux nécessaire aux nouveaux monuments de la Rome catholique.

## XXème siècle

### D.H. Lawrence, *Croquis étrusques* (1932)

*D.H. Lawrence écrit ses Croquis Etrusques à la suite d'un voyage dans la campagne romaine et en Toscane en 1927. Alors malade, il achève son ultime roman, L'amant de Lady Chatterley, et va vivre cette découverte de la civilisation étrusque et ces descentes dans les chambres funéraires comme régénératrice.*

*Dans cet extrait, il dénonce avec beaucoup d'ironie, à la fois le manque de considération de l'historien allemand Mommsen pour la civilisation étrusque, mais aussi la réputation calomnieuse de dépravation que leur ont fait leurs ennemis de toujours, les Romains.*

#### Les Etrusques

Des Etrusques, il faut bien dire que nous ne savons rien, sinon ce que nous en découvrons dans leurs tombes. Certains auteurs latins font mention de leur existence. Mais pour ce qui est d'un savoir de première main, nous n'avons rien d'autre que ce que ces tombes nous offrent.

Eh bien nous irons voir ces tombes ! Ou les musées qui renferment tout le produit du pillage de ces tombes.

Quant à moi, la première fois que j'ai posé un regard véritablement attentif sur des objets étrusques, au musée de Pérouse, je me suis senti instinctivement attiré vers eux. Et c'est, mes semble-t-il, comme cela que ça se passe : la sympathie est immédiate, ou bien c'est le mépris et l'indifférence qui sont immédiats. La plupart des gens n'ont que dédain pour tout ce qui, avant l'ère chrétienne, n'est pas grec, arguant que si ce n'est pas grec, eh bien ça devrait l'être. Partant, ils ne considèrent les objets étrusques que comme de pâles imitations gréco-romaines. C'est du bout des lèvres qu'un grand historien scientifique comme Mommsen admet que les Etrusques aient seulement pu exister : le simple fait de leur existence lui était antipathique. Le Prussien en lui vibrerait avec le Prussien logé en chaque Romain conquérant. Et c'est donc en grand historien scientifique qu'il va presque jusqu'à dénier au peuple étrusque son existence – dont l'idée même ne lui plaisait pas. Ce grand historien scientifique ne va pas plus loin.

Du reste, les Etrusques étaient dépravés. Nous le savons puisque c'est ce que disaient d'eux leurs ennemis et leurs exterminateurs. De la même façon, nous n'ignorions rien des innombrables tréfonds de nos ennemis lors de la dernière guerre. Qui n'apparaît dépravé aux yeux de son ennemi ? A en croire mes détracteurs, je suis l'effigie même de la dépravation. *A la bonne heure !*

Quoi qu'il en soit, ces Romains à l'âme pure et douce, au mode de vie irréprochable, qui écrasaient nation après nation en broyant l'esprit de liberté d'un

peuple puis d'un autre, et que gouvernèrent des Messaline ou des Héliogabale et autres perce-neige de même acabit, ces Romains-là disaient des Etrusques qu'ils étaient dépravés. Alors *basta ! Quand le maître parle, tout le monde se tait.* Dépravés, les Etrusques ! Le seul peuple dépravé à la surface de la Terre, vraisemblablement. Toi et moi, cher lecteur, sommes deux flocons de neige immaculés, qu'en penses-tu ?

#### Cerveteri

Tout cela, en chemin vers les tombes – qu'on aperçoit là-bas, monticules d'herbe en forme de champignon, énormes tertres champignonsques jalonnant le bord du ravin. (...) A mesure que nous approchons, nous constatons que ces monticules reposent sur une maçonnerie de pierre, de grandes ceintures de pierre gravée et biseauté courant en lignes souples et irrégulières au point de contact avec le sol, sortes de grosses bouées intranquilles à moitié immergées dans la mer. De fait, elles s'enfoncent pour partie dans la terre. C'est une longue perspective de monticules entre lesquels circule un chemin creux parallèle au ravin. Il s'agit là, indiscutablement de la grande avenue de la nécropole. (...)

Il règne un calme étrange, une curieuse tranquillité dans les sites étrusques que j'ai visités, une paix bien différente de l'atmosphère mystérieuse qui entoure les sites celtes, de la sensation vaguement repoussante émanant de Rome et de la vieille *campagna*, ou du sentiment proche de l'horreur qu'inspirent, au Mexique, les grandes pyramides de Teotihuacan ou de Cholula, ou bien encore de Mitla dans le Sud ; bien différente aussi de l'aimable idolâtrie rencontrée dans les sites bouddhiques de Ceylan. Il y a un calme ; une douceur qui s'attachent à ces grandes rotondités herbues prises dans leur antique ceinture de pierre, et il flotte encore dans l'allée centrale comme un sentiment de douceur domestique et de bonheur. Certes, c'était un après-midi d'avril paisible et ensoleillé, et les alouettes jaillissaient de l'herbe tendre des tombes. Mais le calme, la tranquillité qui envahissaient l'espace de ce lieu oublié donnaient l'impression qu'un âme, ici, pouvait trouver sa place.

Même sentiment lorsque ayant descendu les quelques marches, nous nous sommes retrouvés dans les chambres de roc, au cœur du tumulus. Il n'y a plus rien. C'est comme une maison qu'on aurait entièrement vidée ; les locataires sont partis ; on attend à présent le nouvel arrivant. Mais ceux qui s'en sont allés – peu importe qui ils étaient – ont laissé derrière eux une douce impression qui vous réchauffe le cœur et vous émeut les entrailles.

Surprenant comme elles sont grandes et belles, ces maisons des morts. Taillées à même le roc, elles se présentent tout à fait comme des habitations. Le plafond est traversé d'une poutre imitant la poutre maîtresse d'une maison. On est chez soi.

Quand vous entrez, il y a deux petites chambres, l'une à droite et l'autre à

gauche, des antichambres. On dit qu'y étaient déposées les cendres des esclaves, dans des urnes placées sur les grands bancs de pierre. Car, suppose-t-on, les esclaves étaient toujours brûlés. À l'inverse, les maîtres, à Cerveteri, étaient étendus de tout leur long, dans leurs plus beaux atours, soit dans de grands sarcophages de pierre, soit dans d'imposants cercueils en terre cuite. La plupart du temps, cependant, ils étaient simplement couchés sur le large lit pierreux qui fait le tour de la tombe, et qui est vide désormais, paisiblement couchés au-dessus d'une bière ouverte et non enfermés dans un sarcophage, comme si, toujours vivants, ils n'étaient qu'endormis.

La chambre centrale est spacieuse ; il peut y avoir un grand pilier de pierre carrée au milieu servant, semble-t-il, à garantir la solidité du toit, de même que la poutre de faitage soutient le toit d'une maison. Tout autour de la chambre court donc ce grand lit de pierre, parfois sur deux niveaux, où l'on étendait les morts, dans leur cercueil ou bien à même une couche de pierre ou de bois sculpté, l'homme brillant des feux de son armure dorée, la femme revêtue de ses robes blanches et cramoisies avec au cou de longs colliers, aux doigts ses bagues. C'est là que la famille repose, les grands rois — les lucumons — et leur épouse, leurs fils et leurs filles, souvent dans la même tombe.

Au-delà s'ouvre un passage dans la roche, plutôt étroit et qui va s'étrécissant à mesure qu'on monte, comme en Égypte. Rien, d'ailleurs, qui ne rappelle l'Égypte ; mais ici, en règle générale, tout est simple, sans prétention, la plupart du temps dénué de toute décoration, offrant des proportions si souples et si évidentes que c'est à peine si l'on en remarque la beauté tant elles semblent naturelles, physiques. C'est la beauté de proportion naturelle de la conscience phallique, qui vient s'opposer aux proportions plus recherchées ou plus extatiques de la conscience mentale et spirituelle à laquelle nous sommes habitués.

On passe un seuil pour pénétrer dans la dernière chambre, petite et sombre, culminante. Face à l'entrée, le lit de pierre où, pense-t-on, reposait le lucumon entouré des trésors sacrés appartenant au défunt, le petit vaisseau de bronze de la mort qui doit l'emmener dans l'autre monde, les vases remplis de bijoux pour l'apparat, ceux contenant de la menue vaisselle, les outils et les petites statuettes de bronze, les armes, l'armure — tout cet extraordinaire *impedimenta* du défunt de haut lignage. Il arrive que dans cette pièce sanctuaire la femme soit présente, la grande dame étendue dans l'enveloppement de toutes ses robes, son miroir à la main et ses trésors, bijoux, peignes, boîtes à cosmétiques en argent, placés dans des urnes ou des vases le long de son corps. Splendeur de tous ces atours, qui les accompagnaient dans la mort.

### *Les temples étrusques*

Les Étrusques construisaient de petits temples tout en bois, semblables à de menues maisons au toit pointu. Mais à l'extérieur, c'était des frises, des corniches et

des crêtes réalisées de telle façon que la partie supérieure du temple semblait n'être qu'un assemblage parfait de plaques en terre cuite bruissantes de la vie de silhouettes en relief peintes et modelées avec la plus grande liberté, créatures joyeuses en train de danser, alignements de canards, figures rondes comme le soleil, visages souriant largement en tirant une grosse langue, tout cela vif et frais et nullement imposant. Et tout cela de proportions fines et délicates, rafraîchissant, et disons-le charmant plutôt qu'impressionnant. Comme si l'instinct étrusque avait eu le réel désir de préserver l'humour naturel de la vie. Voilà une tâche assurément plus méritoire, voire bien plus difficile à long terme, que celle visant à conquérir le monde, à sacrifier l'identité du moi et à sauver l'âme immortelle.

Pourquoi l'humanité a-t-elle toujours éprouvé le besoin irrésistible d'être dominée ! Pourquoi cette soif d'imposer des croyances, d'imposer des hauts faits, d'imposer des édifices, d'imposer une langue, d'imposer des oeuvres d'art ? On finit par étouffer sous l'imposition... Donnez-nous du vivant et du souple, des choses qui ne dureront pas trop longtemps au risque d'obstruer et de lasser... Michel-Ange lui-même finit par devenir pesant, écrasant, ennuyeux... Il est si difficile de voir au-delà de lui.

### *Le musée étrusque de Tarquinia*

Nous entrons dans la cour du palais.

Le musée se révèle extrêmement intéressant, merveilleux pour quiconque possède ne serait-ce que quelques notions sur les Étrusques. Il abrite un grand nombre d'objets trouvés à Tarquinia, et seulement à Tarquinia — voilà du moins ce que nous affirme le guide.

Et c'est ainsi que cela doit être. C'est une grande erreur que de dépouiller les sites de tous leurs objets dans le but d'entasser ceux-ci dans les « grands centres ». C'est bien joli de dire qu'ainsi le public peut y avoir accès. Le public est un âne à cent têtes, il ne voit rien. On rencontre, c'est vrai, une poignée d'individus intelligents qui arpentent le magnifique musée étrusque de Florence et se colletent avec les abstractions de ces nombreux objets venus de toutes les régions de l'Etrurie, qui les fascinent et leur troublent l'âme. Quant au public, il s'éparpille dans les salles avant de s'éparpiller à nouveau dans les rues, écrasé d'ennui. Quand donc apprendrons-nous qu'il ne sert à rien d'approcher les créations toujours vibrantes de vie conçues par des hommes aujourd'hui morts comme si celles-ci étaient autant d'éléments mécaniques qui, assemblés ensemble, constitueraient une « civilisation » ! Oh, stupidité asinienne de l'homme, qui nous lasse à tant vouloir « voir les choses comme un tout » ! De tout, il n'y en a pas ; il n'y a pas plus de totalité que d'équateur. Voilà bien la plus déprimante des abstractions !

Ce que chacun cherche, c'est à être véritablement attentif. Face à un casque étrusque, il convient mieux d'être pleinement attentif à ce casque, considéré dans

son environnement propre, à travers le réseau complexe de ses associations, plutôt que de « passer rapidement en revue » des milliers d'objets muséaux. Une seule émotion, pour autant qu'elle aille vraiment puiser au fond de l'âme, vaut plus qu'un million d'impressions hâtives récoltées au gré d'un million d'objets prestigieux.

Si seulement de cela nous prenions conscience, au lieu d'arracher ces objets à leur environnement. De toute façon, les musées n'ont pas lieu d'être. Mais s'il faut absolument des musées, qu'ils soient modestes et, surtout, qu'ils soient locaux. Tout splendide que soit le musée étrusque de Florence, combien on se sent plus heureux dans le musée de Tarquinia, où tous les objets sont tarquiniens ; ceux-ci, au moins, se répondent entre eux et forment une sorte de tout organique.

### **Pierre du Colombier, *Enchantement de Rome* (1968)**

*Architecte et érudit français, Pierre du Colombier exprime la singularité de Rome, qui jamais ne pourra être connue et saisie dans son intégralité: « Avec Rome, on n'en a jamais fini.*

Si prolongés qu'ils soient, les séjours à Rome sont toujours trop brefs. Sans doute est-il un certain nombre de dénominateurs communs que l'on souhaiterait d'appliquer à la Ville : Rome des ruines, Rome des géants, Rome des fontaines, Rome des pins, Rome des couchants, Rome même des *trattorie*, où l'on s'attarde le soir. Il est des cités dont, à force de les visiter, on pense avoir épuisé les beautés, et dont on s'éloigne sans remords. Avec Rome, on n'en a jamais fini. Plus on s'acharne à en figoler la connaissance, plus on s'aperçoit qu'il reste encore à découvrir. C'est un oratoire, une chapelle, une cour, une fresque. Il demeure toujours un regret, précisément parce qu'elle est inépuisable. C'est pour cela qu'il est bien peu de voyageurs qui ne sacrifient au rite connu de la plupart d'entre eux : pour être certain de retourner à Rome, il faut avoir lancé son obole, derrière soi, par-dessus l'épaule, dans la fontaine de Trevi. Bien entendu, personne n'y croit, mais en n'y obéissant point, on penserait avoir attiré sur sa tête une obscure malédiction. Nous sommes, après tout, en Italie. Ceux-mêmes pour qui l'âge ou la maladie rendent le retour improbable, s'en vont, le soir, en ce lieu de pèlerinage.

### **Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1971)**

« Accepter les vicissitudes de la Rome éternelle »

Ma patience porte ses fruits ; je souffre moins ; la vie redevient presque douce. [...]. L'avenir du monde ne m'inquiète plus ; je ne m'efforce plus de calculer, avec

angoisse, la durée plus ou moins longue de la paix romaine ; je laisse faire aux dieux. Ce n'est pas que j'aie acquis plus de confiance en leur justice, qui n'est pas la nôtre, ou plus de foi en la sagesse de l'homme ; le contraire est vrai. La vie est atroce ; nous savons cela. Mais précisément parce que j'attends peu de choses de la condition humaine, les périodes de bonheur, les progrès partiels, les efforts de recommencement et de continuité me semblent autant de prodiges qui compensent presque l'immense masse des maux, des échecs, de l'incurie et de l'erreur. Les catastrophes et les ruines viendront ; le désordre triomphera, mais de temps en temps l'ordre aussi. La paix s'installera de nouveau entre deux périodes de guerre ; les mots de liberté, d'humanité, de justice retrouveront çà et là le sens que nous avons tenté de leur donner. Nos livres ne périront pas tous ; on réparera nos statues brisées ; d'autres coupes et d'autres frontons naîtront de nos frontons et de nos coupes ; quelques hommes penseront, travailleront, sentiront comme nous : j'ose compter sur ces continuateurs placés à des intervalles irréguliers le long des siècles, sur cette intermittente immortalité. Si les barbares s'emparent jamais de l'empire du monde, ils seront forcés d'adopter certaines de nos méthodes ; ils finiront par nous ressembler. Chabrias s'inquiète de voir un jour le pastophore de Mithra ou l'évêque du Christ s'implanter à Rome et y remplacer le grand-pontife. Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité. Il héritera de nos palais et de nos archives ; il diffèrera de nous moins qu'on ne pourrait le croire. J'accepte avec calme ces vicissitudes de Rome éternelle.

### **André Suarès, *Rome*, éditions Calmann-Lévy, 1998**

« Au Panthéon dans l'Olympe de l'Empire »

Il est un lieu dans Rome où la religion catholique reste étrangère, c'est au Panthéon. Quiconque y met les pieds, s'il ne réussit à chasser de son esprit tout ce qui lui rappelle l'Église, doit se trouver mal à l'aise dans ce temple froid, clair et superbe. C'est le seul qui soit resté païen, et à peu près tel qu'il fut dans l'ancien temps, au dedans et au dehors. Il n'a rien de grec ; il n'a rien du Christ. Il est romain. Les papes l'ont toujours traité en ennemi. De bonne heure, ils l'ont dépouillé de son manteau de marbre, collé à ses membres puissants et vigoureux de briques. Ils en ont cassé les statues des dieux. Ils lui ont pris sa parure de plaques de bronze, qui fixée à la coupole formait une chevelure digne de lui, ce front d'airain. Ils ont, au dedans, mis à nu l'éclatante voûte vêtue de plaques d'or et de bronze : quel collier vénérable, quelle belle feronnière ce métal devait faire à l'œil vu du ciel, qui, au sommet de la coupole ouverte plonge librement dans le temple son regard bleu. [...]

Le Panthéon est de bien loin la plus belle architecture de Rome. En vain, il a perdu



beaucoup de ses ornements sculptés. Hormis à Paestum en Italie et en Grèce, il n'est rien de pareil à ces trois nefs portées par des colonnes de granit. Les chapiteaux corinthiens ne sont pas si purs que d'une beauté merveilleuse. Ce n'est pas la paix sereine des Grecs, mais la jouissance infinie qui a aussi sa sérénité. [...]

Au dedans tombe du ciel une lumière incomparable. Celui qui passe du portique dans ce temple, ayant soin de laisser peser sur sa tête la masse des puissantes colonnes, leur hauteur géante et le noir regard de l'énorme porte de bronze, - si il fait quelques pas en avant, et les yeux fermés, et qu'il les ouvre tout à coup au milieu de la rotonde, reçoit dans sa pensée une impression unique ; c'est un coup de lumière et l'auguste majesté. Le cœur n'est pas ému ; mais l'esprit est noblement remué. Rien de plus beau que ce jour qui vient d'en haut, et du ciel lui-même, par l'orbite de pierre ; si le ciel est pur, cette clarté bleue pénètre l'âme de joie. Si des nuages passent, la sérénité prend une voie assurée et presque terrible.

Tout autour, les autels oubliés, les yeux jouissent de la beauté logique de ces grands cercles, et de ces axes et de ces diamètres égaux qui s'unissent si sobrement. Les rapports exacts éveillent toujours dans l'âme une sensation musicale.

C'est par où l'architecte est si pur, et là que l'architecte et le musicien se rencontrent.

Les lignes intérieures du Panthéon, sauf en deux points où l'artiste doit corriger dans son âme l'erreur des temps et des hommes, - chantent un unisson grave et solennel. Ici le culte de la loi et de l'autorité a son temple. La foi est un édit. L'autel des dieux est fondé sur la raison et sur la force. Rome commande, l'univers obéit. L'univers est fidèle et Rome est juste. Les maîtres du monde ont partout des autels, et Rome est le nom d'une grande dame présente en tous lieux. Ce temps sans idéal et sans rêve, mais d'une nécessité irrésistible, est l'Olympe de l'Empire.

**Julien Gracq, *Autour des sept collines* (1988)**

*C'est à soixante-dix ans, que cet écrivain français décide de visiter Rome, avec, dans sa poche, les récits de voyage qu'en ont fait d'illustres auteurs avant lui comme Chateaubriand ou Stendhal. Il apporte un regard neuf sur la ville où pointe parfois la déception.*

Ostie, plus envasée que Brouage, et aujourd'hui incorporée à la pleine campagne, parvient difficilement à faire croire qu'elle ait pu assurer le ravitaillement par mer de l'énorme agglomération romaine (qui, il est vrai, en retour n'exportait rien). Dans mon souvenir, c'est moins une ruine comme Pompéi – ruine encore debout, comme léchée et récurée par les flammes de la catastrophe, dressant à tous les tournants de rues des squelettes de pierre encore gesticulant contre le feu du ciel – qu'un socle de ville gazonné, paisiblement couché au travers de la campagne, lutté et ourlé par la verdure, et arasé à hauteur de genou, comme j'ai vu en 1944 les ruines d'Aunay-sur-Odon et de Villers-Bocage. Bien peu de touristes semblent visiter Ostie, et la promenade au long des voies dallées est solitaire et charmante, avant le bain sur la plage de sable funèbre qui porte aujourd'hui le nom du port défunt : il est si rare de pouvoir visiter une ville où les vues se dégagent ainsi de tous les côtés à la fois. Comme ces villes antiques consommaient peu de place, et emboîtaient ingénieusement, amoureuxment, leurs constructions, ainsi que font les Chinoises des objets dans leur coffre ou leur valise ! A Ostie, les estaminets, les hôtelleries, les temples, les boutiques de schipchangers, les bureaux des armateurs, les entrepôts, les marchés publics, tout est petit, petit... petit.  
(...)

[17] Parce que — avec les quelques colonnes qui se profilent encore sur le Forum — le Colisée, les arcs de Constantin et de Septime Sévère, sont privilégiés systématiquement par les photographes, la surprise du visiteur est grande de découvrir que la brique rouge — la brique commune d'Amiens ou de Saint-Omer, moins patinée qu'à Bruges ou à Haarlem — est partout la livrée de la Rome antique, infiniment plus proche de la cathédrale d'Albi que du Parthénon par l'énormité brute comme par la couleur. Et, dans l'empilement presque démentiel de ce matériau utilitaire, prodigué par des services municipaux en folie, aux flancs du Palatin, au forum de Trajan, à la basilique de Maxence, aux thermes de Dioclétien, ce qui accroche l'œil partout, contre le jaune des bâtisses modernes ou contre la verdure des collines, ce sont des coupes de fours à chaux, des radiers, des rotondes de dépôts de locomotives, des halles de Cognac fendues par un tremblement de terre, des égouts éventrés, des arcades de viaducs, toute une Amérique impériale du welfare state qui noie sous son gigantisme bâtisseur les minimes édicules républicains : les rostres, le tempietto de Vesta, le silo modeste de la Curie. Aux thermes de Caracalla, un certain seuil de démesure utilitaire et purement matérialiste brusquement franchi débouche en plein songe : on pense, plutôt qu'à des ruines, aux fantaisies de l'érosion dans un paysage du Colorado ou de l'Arabie

Pétrée, ou, mieux encore, à des bizarreries nées d'un autre règne naturel ; à des piliers madréporiques colossaux longuement engraisés par une mer chaude. C'est là seulement que j'ai compris que les chameliers bédouins aient pu baptiser Roum le cirque de buttes d'érosion qu'admirait si fort Lawrence d'Arabie.

Briques aussi du mur d'Aurélien, non pas, lui, une Grande Muraille, mais plutôt mince comme un mur d'octroi qu'on aurait crénelé, et dont j'aimais retrouver tout à coup au tournant d'une rue le rouge fil d'Ariane faulé entre les maisons, tout comme il est figuré sur le plan de la ville. Le temps, qui a blanchi les temples d'Athènes originellement barbouillés et multicolores, en décollant les revêtements de stuc et de marbre a rougi Rome, l'a flammée de ce teint de brique qui ne sied presque à aucune ville, mais que j'ai aimé ici voir jouer, contre le vert sombre des collines et l'ocre délavé des rues, et flamber comme nulle part aux rayons du soleil bas.  
(...)

[21] (Rome) échappe aux pesanteurs politiques et économiques, comme si elle avait atteint depuis des siècles, par rapport à l'Histoire, sa vitesse de libération. Libérée de son site, médiocre, de son fleuve, exsangue, d'une campagne qui ne l'a jamais nourrie, d'une nation dont son nom déborde infiniment les frontières, d'un passé dont le mouvement de marée l'a respectée inexplicablement. Aux plaisirs que trouve le touriste à visiter ses monuments, ses tableaux et ses statues, à flâner dans ses rues, se mêle une très vague et très subtile sensation d'apesanteur : à l'exact opposé de la tension d'une ville comme New York, qui semble branchée sur tous les filets nerveux de la planète. Ici, les événements que mentionne le journal du matin ont moins de résonance immédiate qu'ailleurs, le temps s'écoule plus insoucieux, la survie indéfinie des œuvres du génie — lui aussi parasitaire — semble moins menacée, moins dépendante du devenir instable qui brasse les peuples et les nations. L'amateur d'art se sent redevenir à Rome comme un rentier du temps de Labiche ; il s'endort le soir avec son surplus esthétique engrangé sur un mol oreiller de permanence et de sécurité intemporelle, que les contingences quotidiennes ne viennent plus qu'à peine ébranler.  
(...)

[24] Autant le pressentiment d'une ville dangereuse s'empare de vous, à peine a-t-on mis le pied sur un trottoir de Chicago ou de New York, autant les rues à Rome, où vols et enlèvements pourtant sévissent à longueur de journée, n'ont rien de nul part qui vous mette sur vos gardes : partout gentillesse détendue et flânerie innocente ; on devine que le vol ici, comme le pot-de-vin — digéré, intégré par une civilisation très mûre — conserve les formes lénifiantes d'une demi-politesse évasive, qui ne rompt pas complètement la continuité des échanges sociaux convenus. Ainsi des flâneurs loqueteux et bien-disants de Torre del Greco, qui vous prennent à part pour tirer d'un mouchoir sale, avec un clin d'œil pudique et généralisateur, des « montres de contrebande ». Rien de ces outlaws sinistres qui promènent à découvert le visage même du crime ou du vice sur les trottoirs de la

45e Rue, à New York. Volé pour volé, on aimerait mieux être détroussé ici qu'ailleurs.

(...)

[30] La colonne Trajane est plus noble que la colonne Vendôme ou la colonne de Juillet, mais elle se dresse à Rome comme le ferait un séquoia fourvoyé dans un square municipal, comme un fût exotique, à demi historique, à demi fossile, coupé de tout lien avec la vie organique de la ville actuelle. Depuis que Paris a pris quelque consistance urbaine — c'est-à-dire, en gros depuis la royauté — pas de siècle, pas de demi-siècle qui n'ait apporté sa pierre à l'édifice, contribué à hérissier le Paris actuel de bâtisses marquées à son chiffre. Mais, pour les monuments tirés de son sol, les lacunes béantes de la sédimentation historique créent à Rome le même genre de rupture harmonique que la transplantation, au siècle dernier, d'un débris de l'ancienne Egypte sur la place de la Concorde. La colonne Vendôme, la colonne de la Bastille peuvent encore, le cas échéant, chanter pour nous au souffle de l'Histoire comme chante au soleil le colosse de Memnon — rien ne peut plus sauver du seul embaumement archéologique les rébus de la reddition du roi Décébale ou les hiéroglyphes de l'obélisque.

(...)

[34] Les vues aériennes du Colisée, tout comme les vues plongeantes qu'on a de la crête de sa paroi externe, font songer aux circonvolutions enroulées, aux délicats cloisonnements intérieurs d'un coquillage géant, d'une ammonite sectionnée. A deux pas du Forum, où les vestiges antiques, revenus à l'état de fragments de nature, semblent se glisser d'eux-mêmes dans un paysage d'Hubert Robert, et se marient si légèrement, si paisiblement à l'arbre et à l'herbe, c'est moins une ruine qu'un fossile monumental démesuré, exhibant presque impudiquement la machinerie mise à nu de la vie collective qu'il garde empreinte. La séparation du test et de la masse animée qu'il enclosait semble venir de s'effectuer à peine, et par pure violence, si bien qu'alvéoles et logettes se regarnissent d'elles-mêmes de chair dans l'imagination, et que la force d'évocation de cette cuve hantée devient, pour les foules de la Rome païenne, celle d'une vallée de Josaphat.

(...)

[36] La séduction qu'exerce la place Navone sur presque tous les promeneurs de Rome tient pour beaucoup à l'emporte-pièce qui découpe son ovale régulier de stade au beau milieu d'une masse compacte de bâtiments dont les ruelles zigzagantes soulignent la cohésion originelle plus qu'elles ne la rompent, comme les crevasses dans un magma qui se refroidit. Dans toute place publique, qui naît, comme il arrive le plus souvent, de la simple dilatation d'un carrefour, si la beauté architecturale peut jouer puissamment de la convergence des perspectives ouvertes, le charme, lui — lié au piège brusquement refermé de l'espace clos — s'enfuit par toutes les avenues rayonnantes ; mais, Rome, au contraire, est remplie de ces places ou placettes, auxquelles aucune rue importante ne conduit, et dans lesquelles on se glisse à l'improviste comme dans la chambre centrale d'un labyrinthe : ainsi non

seulement de la place Navone, mais de celle du e, de celle des Chevaliers-de-Malte, de la fontaine de Trévi. La féerie urbaine est liée plus d'une fois, pour le flâneur solitaire, à ces alvéoles protégées dont l'accès imprévu s'offre à vous moins comme l'usage d'une commodité générale que comme une faveur privée : cette place Navone, j'étais ravi aussi bien de tomber sur elle quand je ne la cherchais pas que de m'égarer chaque fois que j'y avais rendez-vous, comme si je m'étais aventuré dans les vaux de la forêt de Brocéliande. Cela me faisait songer qu'autrefois, quand le Dr Mabille (\*), son inventeur, m'avait soumis un soir chez lui au test du village, ce qui manquait le plus au peloton de maisons assez entortillé que j'avais bâti étaient les entrées.

[37] La place Navone, encore : une baignoire pour bains de foule plutôt qu'un carrefour, ce que vient confirmer plaisamment l'usage jadis établi de l'inonder aux jours de canicule. Les flâneurs y suintent de partout, y confluent, y viennent stagner, comme les eaux de source au creux d'une marnière, soumis à la même loi de circulation des fluides qui vide la place du Capitole — belles toutes deux d'être, l'une toujours déserte, comme une place de Chirico autour de son cavalier de bronze, l'autre toujours grouillante.

(...)

[43] Où qu'on soit dans le Forum, que la verdure neuve du printemps et les pins parasols transformaient en un plaisant jardin de pierres, infléchi en forme de conque, imprévisible et un peu négligé, le regard ne tarde guère à accrocher en fond de tableau la muraille de revers de la bâtisse municipale du Campidoglio, sommée de son maigre campanile à trois étages. C'est là manifestement le côté service du bâtiment, dont la façade d'apparat est tournée vers la place de Michel-Ange : une laide muraille ocre, au crépi négligé, irrégulièrement et mal percée d'étroites fenêtres, où on s'étonne de ne pas voir pendre du linge à sécher. Rien de plus singulier que la falaise trouée, au-dessus du Forum, de cette bâtisse, dont l'aspect est celui du revers d'un ensemble contemporain, qu'ont reproduite à l'envi depuis des siècles toutes les peintures et les gravures du Campo Vaccino (\*), et qui montre son derrière, placidement, ostensiblement, à la place publique où battait le cœur du monde civilisé.

Mais cette dissonance architecturale est ambivalente, comme le sont si souvent les collisions que le tohu-bohu des siècles a organisées dans la vaste bousculade monumentale de la ville. Quelquefois, tournant le dos au Colisée, je me formalisais de voir la perspective du Forum venir buter sur le débraillé napolitain du revers du Campidoglio. Mais, le plus souvent, j'avais plaisir à retrouver la silhouette sans prétention de cette maison municipale vieillotte trônant au-dessus des ruines les plus illustres du monde : il y a une bonhomie romaine, qui n'est pas seulement le fait de la vie de tous les jours, mais qui naît du coudoisement sans façon, abrupt, de toutes les époques, de tous les styles, de tous les songes de la pierre, et de tous les degrés dans l'art de bâtir. L'extraordinaire, la chaotique mixité architecturale romaine en fait le pôle opposé du rêve de pierre, frigide, impeccable, homogène,

cohérent, et en somme tout à fait baudelairien, qu'est une capitale comme Leningrad, mais la vie fait alliance avec ce fouillis urbain à quatre dimensions, où on change de siècle non seulement en changeant de quartier, mais parfois en changeant d'étage, où les églises font leur nid dans les débris d'une colonnade corinthienne, où des taudis populaires branlent du chef sur un soubassement quiritaire, et où les arcs de triomphe, avant d'accéder à la dignité de ruines, ont passé par l'état de châteaux forts.  
(...)

[53] (...) A peine ai-je écrit un mot hostile sur cette ville que j'ai envie de me contredire. L'absence, ou la part relativement insignifiante, des musées dans la masse des œuvres offertes, est un des plaisirs de Rome. Fresques, tombeaux, mosaïques, tableaux religieux, fontaines, statues, groupes sculptés, presque toutes sont encore présentées in situ. Peu à la fois, et rehaussées, méritées, aérées par le déplacement, la recherche parfois difficile, les horaires ou le cérémonial d'ouverture des églises — avec, dans l'entre-deux, la détente qu'est chaque fois la replongée dans une vie quotidienne toujours ensoleillée et enjouée. Pas d'indigestion d'art.

Ici l'œuvre d'art — surtout mineure, et elle foisonne — recouvre parfois un de ses prestiges les plus certains et les plus oubliés, qui est l'inattendu de sa rencontre. La promenade dans Rome (le titre du guide, plein de digressions et de parenthèses, écrit par Stendhal, est on ne peut mieux choisi) a quelque chose à voir, et c'est son charme, avec la promenade au hasard des rues où les surréalistes prenaient « le vent de l'éventuel » (\*\*). Et, à condition de ne pas y chercher des vivants comme ils faisaient, la récompense advient presque toujours. C'est la ville qui est le musée — un de ces musées de province, fourre-tout, où un sarcophage égyptien voisine avec une toile abstraite, mais un musée qui serait milliardaire, un musée où on mange, boit, dort, fume, rêve, fait la sieste, où on accoste les femmes, où on ne dépose pas son parapluie au vestiaire, et où on peut même, comme autrefois une loge dans un de ses théâtres, s'acheter un appartement.  
(...)

[64] Il manque à Rome, pour me séduire parfois tout à fait, cette convergence monumentale qui vient dans une ville centrer l'imagination sur un seul et grand souvenir, et porter soudain à l'incandescence un point du temps, un siècle élu entre tous : le quinzième à Florence, le seizième à Venise, le dix-septième à Delft. C'est un work in progress, Rome, un bric-à-brac (\*) somptueux de matériaux urbains dépareillés en instance d'assemblage ou de réemploi ; seulement ce chantier en rumeur, c'est surtout celui du travail négateur du Temps. Ou, plutôt, le mouvement de marée bâtir-détruire, qui est le pouls intime de toute ville, mais qu'on ne saisit jamais sur le vif, on l'a ici sous les yeux et sous les doigts jusqu'au vertige, parce qu'on dirait qu'après de chaque monument sorti du sol on a laissé subsister un témoin de celui qu'il remplaçait : c'est comme un magasin encombré qui n'évacuerait jamais de ses rayons les laissés-pour-compte, les pousserait seulement un peu de côté pour faire place aux arrivages. Juxtaposition fastueuse, au long de

l'espace et au long du temps, mais juxtaposition pure, qui ne donne lieu à aucun effet cumulatif, comme à Florence où il n'y a pas un mur qui ne renvoie et ne concentre l'âme de la ville à la manière d'un miroir concave. Le sentiment de mélancolie curieusement statique que donne Rome est celui qu'on éprouve au mouvement incessant et nul d'un sablier, où la matière ne cesse de changer d'étage tout en restant constante. Chaque monument, d'y être confronté partout à ses prédécesseurs et à ses successeurs, y évapore un peu de son essence singulière, comme un nom remplacé dans un arbre généalogique : c'est par là que la Ville éternelle — moins ville éternelle que plutôt film monumental immobilisé, tout entier livré à la suggestion irrésistible de l'Avant-Après — parlait tellement à l'imagination de Chateaubriand, toujours fascinée par tout ce qui dissout la présence jusqu'au fantôme.

**Adrien Goetz, *La Dormeuse de Naples* (2004)**

« *Corot découvre le paysage romain* »

Nous apprenions à connaître ces noms de Terni, Civita Castellana, Papigno, des villes et des villages qui devenaient nos œuvres. On les avait construits exprès pour nous. Les auberges grouillaient d'artistes et de puces. Nous montions des expéditions de conquête qui duraient parfois un mois ou deux. Quand nous n'avions plus de couleurs, nous retournions en acheter à Rome avant de repartir. Je voulais saisir par l'étude tout ce qu'il y a de fugitif, les ratages, les ombres qui tournent sur les murs; et la perspective aérienne, le sommet de l'art du paysage, car elle ne tient à rien. Faire voir que le ciel s'éloigne quand on regarde l'horizon. C'est simple à dire, mais prenez un pinceau et essayez donc. Puis, vous verrez si vous pouvez donner du relief à des nuages sans qu'ils aient l'air d'être sculptés dans le marbre de Carrare.

Je n'étais donc pas intéressé par la figure. J'étais comme un artiste mahométan à qui sa religion interdit les visages. Je m'y exerçais en secret – j'ai toujours, contrairement à Ingres et à Delacroix, été parfaitement incohérent-, comme il se doit, mais sans goût et sans exceller. Dès que j'avais raté un portrait, je m'empressais de réussir au moins sept études de paysage. Je choisissais dans la campagne les morceaux qui ne disaient rien aux voyageurs, aux perfides anglais collectionneurs de « vues » pour mettre de la couleur dans leurs manoirs où même les fantômes sont gris; on en avait assez de ces « Castatelles de Tivoli », de ces « Temple de la Minerve », et autres « Grottes du Pausilippe »; depuis cinquante ans, on ne sortait pas de là. Il y avait même une maison au bord du Tibre que l'on appelait la fabrique du Poussin – parce que déjà le grand maître la mettait souvent

dans les paysages qu'il composait. Tous s'y exerçaient, l'Italie recueillait les médiocrités de l'Europe, depuis les plus simples des Danois et des Russes jusqu'à ce bellâtre aquarelliste de Granet qui se prenait pour un maître. Les peintres se mettaient aux mêmes endroits que leurs devanciers, sans même espérer faire mieux qu'eux. C'est que cela se vendait. Le sommet, c'était bien sûr le « paysage historique »: on faisait semblant de raconter une histoire, « Didon laissant interrompus la construction de Carthage » ou « Psyché, Pan et l'Amour », « la continence de Scipion », « le testament d'Eudardinas », repris vaille que vaille du Poussin, petites silhouettes en papier mâché qui occupaient le premier plan, et derrière, on assemblait une montagne prise là, des rochers copiés ailleurs, deux ou trois ciels au choix selon les heures du jour. On pouvait s'aider de manuels : cent pages d'arbres, dix pages de sources, cinquante de fabriques et de petits temples, une falaise ou un chaos de rochers pour varier un peu. Toute la science du paysage consistait à combiner au mieux ces modèles, comme on construit un décor de théâtre; au premier plan un portant plus sombre, un plan moyen en pleine lumière, le fond dans une brume de bon aloi. Comme dans les mauvais théâtres, on n'avait pas tant de décors en magasin; la même fontaine resservait de « Théagène et Chariclée » à « Orphée poursuivi par les femmes de Thrace ». Autant se mettre au point de croix ou à la dentelle. J'avais envie d'autre chose. Peu m'importait les sujets. J'ai commencé par peindre la vue de ma fenêtre : des toits, des cheminées et la coupole de Saint Pierre qui avait l'air de s'y trouver perchée par hasard.

Je n'étais pas le premier. Mais pour les autres, c'étaient les gammes, et des tableaux indignes d'être montrés. Cette vue de ma fenêtre, j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Je l'ai toujours avec moi.